



Afrique et développement, Vol. XXXIX, No. 4, 2014, pp. 191–243

© Conseil pour le développement de la recherche en sciences sociales en Afrique,
2015 (ISSN 0850-3907)

Penser l'incertain : une application de l'audiosociologie et du schéma audiosociologique

Palama Bongo Nzinga*

Résumé

L'Audiosociologie (science de synthèse) et le Schéma Audiosociologique, outils d'analyse et de systématisation des réalités sociales, appliqués ici au thème central du XIXème Congrès de l'AISLF à savoir « Penser l'incertain », s'inscrivent parfaitement dans la nouvelle philosophie de l'éducation à l'aube du 3^e millénaire de Boubacar Camara, dans l'accomplissement de la pensée de Michel Granger, dans le dépassement et le prolongement des travaux de Jacques-Jean Fromont, en suivant les recommandations de R. Fossaert pour entrer de manière responsable au XXI^e Siècle, et surtout dans les sillages des sept savoirs nécessaires à l'éducation du futur de E. Morin, notamment en ce qui concerne la nécessité de relier ce qui était disjoint. « Penser l'incertain » suggère ce saut vers l'inconnu, cet océan où les certitudes côtoient les incertitudes.

Abstract

Audiosociology (synthetic science) and Audiosociological patterns, as social analysis and systematization tools, herein applied to the central theme of the XIX Congress of AISLF i.e. 'Thinking uncertainty', are perfectly in tune with the new philosophy of education at the dawn of Boubacar Camara's third millennium, in accomplishment of Michel Granger's thought, in the furtherance and extension of the work of Jacques-Jean Fromont, following R. Fossaert's recommendations to responsibly usher into the twenty-first Century, and especially in the wake of the seven complex lessons in education for the future by E. Morin, particularly with respect to the need to link up that which was severed. 'Thinking uncertainty' suggests to take a leap into the unknown, that ocean where certainties are intertwined with uncertainties.

* Faculté des Sciences sociales, administratives et politiques, Université de Kinshasa. Email : palamabongo2004@yahoo.fr

Introduction

Le premier chapitre de l'*Invention du 21e siècle*, de Robert Fossaert, se termine par cette note : « il est temps que les sciences sociales deviennent ‘milliardaires’ et ‘indisciplinées’ pour devenir véritablement sociales et plus assurément scientifiques. » Sciences sociales riches et anarchistes ? Telle n’est assurément pas l’idée de cet auteur. Pour mieux scruter sa pensée, quoi de plus logique que de l’interroger lui-même, pour qu’il l’explicite, et il le fait en ces termes :

Il est temps que les sciences sociales s’emploient par priorité à l’étude des ‘milliards d’hommes’ d’aujourd’hui. Qu’elles façonnent à cette fin autant d’inventaires et de théories qu’il sera besoin (fût-ce en refaçonnant des recherches prometteuses, mais gâtées par une confusion du réel social avec le réel humain). Qu’elles se libèrent des traditions et des routines des disciplines qui se disent ‘sociales’ ou ‘humaines’ en ne mordant guère sur le ‘milliard d’hommes’ (ou ses fractions point minuscules (Fossaert 2011).

Tirant une leçon de cette conclusion, nous estimons que pour nous libérer des traditions et routines des sciences sociales, il nous faut soutenir l’idée qu’il existe notamment une sociologie au coin de la rue (Jeffrey et Maffesoli 2005), une phytosociologie, une zoosociologie, ainsi que les perspectives d’une *sociologie de l’écoute, mieux l’audiosociologie* (Palama 2008), de même que la problématique de la *sociologie des mutants* évoquée par Kabakaba Mika (2012).

L’audiosociologie que nous proposons à la communauté scientifique n’est pas créée ex-nihilo. Elle prend racine dans notamment : les tendances de la nouvelle synthèse cognitive tirées de *Savoir co-devenir* de Boubacar Camara, l’ouvrage de Michel Granger, *Terriens ou extra-terrestres ? Merveilles et Mystères de la nature humaine* offre l’opportunité de concevoir l’organe et la science de l’écoute, l’ouverture à d’autres systèmes laissée par le schéma sociologique de Jacques-Jean Fromont permet de forger l’imagination sociologique et de nous brancher au palier de la verbalisation ou de langage et, ainsi, de poser la problématique de l’écoute en tant que pendant de la communication.

Enfin, pour véritablement répondre aux exigences de l’invention du XXIe siècle et faire de la sociologie l’une des sciences sociales « milliardaires et indisciplinées », selon l’expression de Robert Fossaert, nous avons pris le pari de proposer à la communauté scientifique l’audiosociologie et le schéma audiosociologique, un instrument d’analyse et de systématisation des réalités sociales. Mais l’audiosociologie n’est pas sans poser des questions de son identité, de sa pertinence, de sa cohérence, bref, de sa scientificité.

Argumentaire pour l'audiosociologie

Plusieurs réflexions, dont cinq principalement, sont au fondement de l'audiosociologie. Il s'agit de celles développées par Boubacar Camara, Michel Granger, Jacques-Jean Fromont, Robert Fossaert et Edgar Morin.

Tendances de la nouvelle synthèse cognitive

Dans son « *Savoir co-devenir* », Boubacar Camara souligne, en ce qui concerne une nouvelle philosophie de l'éducation à l'aube du 3e millénaire, que « Le travail de repérage et d'analyse de l'évolution des connaissances nécessite un recul par rapport aux différentes disciplines » (Camara 1996:81). Il relève à cet effet quatre aspects primordiaux, à savoir une connaissance plus poussée, mais incomplète du réel, une intelligence artificielle, la simulation biologique et l'intégration.

C'est ce dernier aspect qui nous intéresse particulièrement dans la mesure où, comme l'indique Camara lui-même, le mot *intégration* a pris une ampleur considérable qui déborde le champ de la science et de la technologie pour investir d'autres domaines. L'intégration doit être entendue ici comme convergence, interférence, interaction, fusion, interdépendance des disciplines apparemment éloignées. A l'appui de la nouvelle dimension de l'évolution cognitive, B. Camara emprunte à Abraham Moles et André Noiray (1969) leur examen du phénomène d'osmose¹ entre les spécialisations.

La pensée technique produit un échange entre les différents canaux de la connaissance positive, beaucoup plus intense que l'appel d'une science à l'autre. Au contraire, la symbiose suscitée par les problèmes d'application semble devoir provoquer une dissolution des frontières de la spécialité encore si bien marquées il y a trente ans, on tend vers un champ continu de connaissances où non seulement les noms des sciences s'anastomosent (psycho-physiologie, biochimie, etc.), mais où les rapports établis entre sciences jusqu'alors éloignées (psychologie et statistique, linguistique et mathématiques) disposent le savoir non plus en éventail ou une hiérarchie (comme la célèbre classification d'Auguste Comte), mais en une structure multidimensionnelle de 'noyaux de connaissances' ou de techniques mentales interconnectées par des liaisons multiples (Moles et Noiray cités par Camara 1996:105).

Il nous suffit d'exploiter à bon escient cette pensée de A. Moles et A. Noiray pour fonder notre conviction que l'écoute, un concept interbranche, requiert pour sa saisie cette dissolution des frontières de la spécialité et l'anastomose des sciences particulières. Ainsi perçue, l'écoute quitte la classification d'A. Comte pour occuper une place dans ce que A. Moles et A. Noiray qualifient de structure multidimensionnelle de noyaux de connaissances ou de techniques mentales interconnectées par des liaisons multiples.

Une illustration on ne peut plus éloquente de ces préoccupations est fournie par l'épure de toutes les sciences de l'écoute, donnant naissance à la science générale de l'écoute ou *audiosociologie*. Mais si, comme nous le soutenons, l'écoute relève essentiellement de l'espèce humaine qui dispose des organes pour sa préhension, il faut au besoin les (ces organes) identifier et les distinguer des autres. C'est ici que les travaux de Michel Granger revêtent pour nous une grande importance et viennent à notre rescousse.

De l'organe à la science de l'écoute

Dans *Terriens ou extra-terrestres ? Merveilles et Mystères de la nature humaine*, Michel Granger (1973:171) note que « généralement, nous prenons conscience du monde extérieur à notre corps par l'entremise de cinq sens, à savoir la vue, l'ouïe, le toucher, l'odorat et le goût qu'il qualifie de « *sens communs* ». (Granger 1973:171). Ces cinq sens traditionnels jouiraient d'une « indépendance fictive » qui ne doit plus être acceptée actuellement. Telle est la conclusion à laquelle il aboutit.

Prenant à son compte les résultats des travaux de Frederic W. Nordsick, il précise que « seules la vue et l'ouïe étaient des sens particulièrement définis ; les autres, plus complexes, seraient quelques manifestations dont le recensement complet des propriétés n'a pu encore être esquissé ». Dès lors, nous pouvons nous demander s'il ne faudra pas nous inscrire dans cette perspective en parlant de l'écoute.

Parmi les *sens communs*, il cite notamment : la proprioception ou sens des muscles ; le sens de l'équilibre et de la rotation appelée *statique* et *dynamique* ; le sens thermique étudié par Dr. Edwin E. Goldberg de l'Université de l'Illinois (Granger 1973:172).

Quant aux *sens non évidents*, il considère notamment : le sens de jugement du poids, le sens de la faim, le sens de la soif, le sens viscéral, dont les recherches sur la « bio-réaction », le sens du chatouillement, le sens sexuel.

Il note en passant un sens plus mystérieux qui a permis à l'homme de percevoir un ultrason non par l'oreille, mais par la peau. (Granger 1973:ibid). Il ajoute à cette série de sens mystérieux la capacité pour l'homme à entendre à travers la peau les sons qui lui sont audibles au tympan, c'est-à-dire ceux compris entre 10.000 et 20.000 vibrations/seconde. Il cite en appui les travaux du psychologue R.H. Gault de la Northwestern University, entrepris avant 1920. Il s'agit d'appliquer aux doigts les vibrations de la voix humaine convenablement amplifiées et insonorisées.

Les résultats enregistrés à la suite de ces travaux, observe-t-il, sont notamment :

- En 28 heures d'entraînement, le sensitif en fonction lors de l'expérience apprit à reconnaître correctement trois fois sur quatre les courtes phrases qu'on lui faisait « vibrer » contre les doigts.

- Des applications de messages vibratoires intéressent les secteurs de commande, notamment en aviation et dans la conduite automobile.
- Les efforts pour réhabiliter les bienfaits du toucher trouveraient des bénéficiaires de choix dans le monde des sourds.
- Un groupe de l'Université de Virginie, dirigé par Dr. W.C. Howel, a inventé et mis au point un code alphabétique vibratoire plus facile à apprendre que le braille. De même qu'elle a fabriqué une sorte de gilet muni de petits vibrateurs qu'on peut actionner électriquement, faisant ainsi prendre conscience à celui qui le porte du mouvement à effectuer, ce qui supprime toute distraction quant aux autres sens (Granger 1973:174).

L'auteur de *L'aventure mystérieuse* révèle aussi l'existence de la *vue tactile*.

- En 1962, note-il, des savants russes traitent un cas de lecture à l'aide des doigts. La revue soviétique *Priroda* relate les facultés exceptionnelles de la jeune femme Rosa Kuleshova, insensible aux rayons infrarouges, capable, les yeux bandés, de lire et de reconnaître les couleurs au toucher, des images projetées sous le verre dépoli.
- En 1963, un psychologue londonien rapporte dans la revue américaine *New Scientist* les pouvoirs d'un homme aveugle capable de reconnaître les couleurs avec les doigts.
- En 1964, Pr. R.P. Youtz du Barnard College de New York rapporte dans *New Scientist* la faculté d'une femme de Michigan Mrs Ferrell Stanley qui, en tâtant les étoffes, même en pleine obscurité, en détermine la couleur.
- Mais longtemps avant ces exemples reconnus scientifiquement, le Dr. Tanagra à Athènes avait observé une femme hystérique qui distinguait aussi les couleurs au toucher, en expliquant que les teintes lui donnaient une sensation de chaleur variable selon leur degré de coloration.

A côté de la *vue tactile*, l'auteur évoque également quelques cas d'*oreille visuelle*.

En 1951, la Color Research Laboratory de la Chemical Corporation étudie les traits de parenté « couleur-son ». Il y aurait dans les sons des caractéristiques analogues à celles que produisent les couleurs et dont les effets influencent pareillement les individus. La faculté d' « entendre » les couleurs, commune parmi les enfants, existe chez les peuples primitifs (Granger 1973:178).

Illustrations : sur 148 étudiants objet de l'expérience, 60 pour cent éprouvèrent une sorte de réponse à chaque couleur lorsqu'ils entendaient de la musique. Il y a une association entre les mélodies douces et la couleur bleue, la musique rapide et le rouge, les notes hautes et les couleurs lumineuses, le fortissimo et les colorations riches et intenses, le pianissimo et les tons voilés et gris.

Michel Granger évoque enfin la *dent auditive*. L'ingénieur californien Fren Allen conseille de soigner les dents si l'on veut bien garder les oreilles. Il mit au point une *prothèse audiodentaire* : un appareil permettant d'entendre avec les dents. C'est un récepteur radio muni d'un décodeur miniaturisé buccal et d'une antenne que le sujet porterait au poignet à la manière d'une montre. L'antenne transmet l'émission dans la bouche où le décodeur la transforme en oscillations mécaniques qui seraient communiquées à partir de la dent (la vraie) au centre auditif.

Champs d'application.

- Réception de messages en code de la part des agents de renseignements.
- Souffleur sans défaillance pour l'acteur soucieux de ne pas surcharger sa mémoire.
- Moyen d'obtenir des communications pour ceux dont le temps est compté et qui, généralement sont tributaires des caprices du téléphone.
- Les sourds.

Que peut-on retenir ?

En considération de toutes les expériences évoquées ici, il y a lieu de suggérer l'interchangeabilité des sens, susceptible de réhabiliter la fameuse transposition des sens, objet de délice des métapsychistes et fraudeurs au début du siècle (Granger 1973:172-174). Ce qui nous fonde à remettre en question les conclusions de Frederic W. Nordsick en ce qui concerne les précisions de la définition de l'ouïe.

Bien que les études sus-évoquées ne fassent ressortir que quelques aspects du problème passionnant de nos rapports sensoriels avec le milieu, elles tendent à prouver que nos opinions sur l'espace sont subjectives, et il se pourrait qu'à la longue les notions révélées par nos sens soient *interchangeables* dans un univers totalement nouveau, où *entendre la saveur d'un veau Marengo* et *observer la beauté de la cinquième symphonie* seraient des lieux communs (Granger 1973:179).

Qu'il soit démontré que l'on peut écouter avec les doigts ou la peau (organe du toucher), avec les yeux (organe de la vue), avec la dent (composante de l'organe du goûter), et que l'oreille (organe de l'ouïe) serve aussi à voir, voilà autant d'arguments qui confirment l'interchangeabilité, la transposition des sens, et qui nous fondent à définir par le vocable Unité Sensorielle Intégrée en un Tout (USIT en sigle) l'organe que Michel Granger qualifie d'unité sensorielle agglomérée en un tout (USAT), (Granger 1973:173). Dès lors, il convient de briser le carcan dans lequel les sens traditionnels étaient enfermés dans une sorte d'indépendance « fictive » et de considérer que ni l'oreille, ni les voies auditives, ni les aires auditives du cerveau ne constituent des organes exclusifs dans l'instrumentalisation de l'écoute. Celle-

ci relève d'un organe de synthèse et ne devrait être appréhendée correctement que par une science de synthèse que nous baptisons « *Audiosociologie* ». Pour ce faire, il faut préalablement nous frayer un passage dans le schéma sociologique de Jacques-Jean Fromont, un dépassement du Système Social de son Maître Henri Janne.

De l'exploitation du schéma sociologique de Jacques-Jean Fromont

Une lecture du schéma sociologique dans son volet caractériel montre la nette séparation entre les éléments de l'écosystème et ceux du système social dont la ligne de démarcation se situe au palier de la verbalisation ou du langage. L'exploitation de la première flèche de droite dirigée « *vers d'autres systèmes* » offre l'opportunité de construire de nouvelles hypothèses de travail, à savoir que la verbalisation implique un discours, un langage producteur de communication suppose à son tour l'existence de deux pôles : l'un, celui du locuteur, l'émetteur ou le destinataire et l'autre, celui de l'auditeur, le récepteur ou destinataire du message. Ici, le langage (verbal ou non verbal) joue un rôle déterminant. L'étude de langage suggère le recours à la zoosémiose, cette branche de la zoologie et de la sémiotique qui étudie la communication animale, à l'exception de celle de l'homme objet d'étude de l'anthropo-sémiotique.

La communication implique notamment un message jugé *pertinent*, destiné à l'exploitation par celui qui le reçoit et le rend à son tour pertinent. Le message émis par le locuteur est destiné à être écouté par l'auditeur en vue de (...). C'est donc l'écoute (du point de vue de l'homme) qui importe ici, et qui est prise en charge par l'audiosociologie. Cette branche particulière de la sociologie qui, par sa complexité, sert à relier les connaissances jusque-là disjointes, selon l'expression de E. Morin, est épistémologiquement située au centre de toutes les autres sociologies particulières et spécialement de celles qui lui sont plus parentes, à savoir la sociologie de la communication en amont et la sociologie de la connaissance en aval. Le *schéma 1* ci-dessous en est une illustration. La complexité de l'audiosociologie se lirait également comme un aspect de l'invention de ce siècle cher à Robert Fossaert.

Des sciences sociales « milliardaires et indisciplinées »

Comme pour rencontrer le sens que donne R. Fossaert des *sciences milliardaires et indisciplinées* explicité dans l'introduction, il nous suffit ici de préciser que l'une des manières de nous libérer des routines de la tradition qu'il dénonce consiste à scruter ce qu'il appelle « les abîmes du savoir social »,² de considérer ce qu'il qualifie de « piliers d'un savoir encore maigre »³ et de proposer à la communauté scientifique l'audiosociologie et le schéma audiosociologique.

La société savante aura, pour emprunter à cet auteur, l'avantage de juger ce savoir à son utilité. Nous reconnaissons néanmoins que comme tout autre savoir, celui-ci a certes l'avantage d'être là, mais sans la moindre prétention de constituer un cadre définitif de connaissance.

Relier les connaissances

L'écoute est un fait social d'une très grande complexité qui peut être appréhendé notamment par la linguistique, la physique, la médecine, la philosophie, etc., attestant par là le caractère fragmentaire et compartimenté du savoir, et obéissant ainsi aux quatre principes de l'ordre, de séparation, de réduction et de validité absolue de la connaissance. Chacun de ces principes, note E. Morin, est à présent ébranlé face au défi de la complexité (Morin 1999:451-452).

L'écoute est un fait social complexe, et cette complexité lui vient d'abord du fait que tout le jeu qui l'accompagne se joue dans la dialogique caractérisée par le phénomène d'entropie et de négentropie où se négocient à la fois les certitudes et les incertitudes et ensuite qu'elle se situe à chaque palier du schéma sociologique (langage, technique, mentalité, valeur et culture). Pour un auditeur, écouter c'est relier à la fois le langage, la technique, la mentalité, les valeurs et la culture du locuteur. Il ne saurait fragmenter et segmenter ces différents aspects sans altérer la pertinence de ce qui est recherché. Mais les différents aspects reliés par schématisation offrent les perspectives d'une entrée autorisée au 21e siècle. Aussi nous y risquions-nous.

De l'audiosociologie : science de synthèse

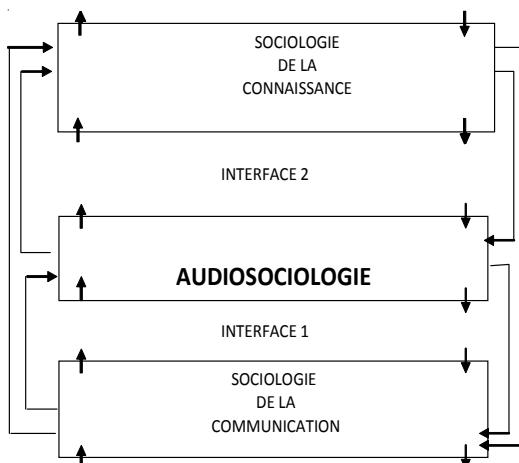
L'évocation de l'*audiosociologie* nous place au carrefour de deux débats scientifiques dont nous devons la synthèse successivement à Jacques-Jean Fromont (1976) et Boniface Kédrov (1977), l'un se rapportant à la problématique de cloisonnement et de la dispersion des connaissances, l'autre à la classification des sciences. Comme solution au problème de cloisonnement et de dispersion des connaissances, J.J. Fromont a proposé à la communauté scientifique son essai de systématisation et de schématisation de la réalité sociale, à savoir le schéma sociologique.

Par ailleurs, nous devons à B. Kédrov l'examen des systèmes pré-marxistes jusqu'aux années 1870 et l'exposé de la classification élaborée par Engels de 1873 à 1886, ainsi que l'analyse menée jusqu'au début de la deuxième moitié du XXe siècle, à savoir, le développement du problème depuis Lénine jusqu'au début des années 1940 et son état actuel (Kédrov 1977). Décloisonner les connaissances par la mise au point de l'*audiosociologie*, science de synthèse, pour servir d'instrument d'analyse et de systématisation de l'écoute, constitue

l'un des fondements éthiques de l'audiosociologie et du schéma audiosociologique.

Etymologiquement, AUDIOSOCIOLOGIE apparaît comme un monstre à trois têtes ou racines : deux latines (audire et *socius*) et une grecque (*logos*). Ainsi entendue, l’audiosociologie est essentiellement une science de synthèse. Il faut cependant préciser que cette synthèse se démarque de toutes les autres synthèses. Elle n’est pas la résultante de la *cimentation*, car l’audiosociologie ne connaît pas une science charnière à base de sa formation. Elle n’est ni la résultante de la *pivotation* à caractère utilitariste, ni encore celle de la *fondamentation*, aucune autre science n’étant à la base de sa formation (Kédrov 1977). Elle est science de synthèse de par la complexification de son objet d’étude, à savoir l’*écoute* qui prend en compte les éléments incrustés successivement aux quatre paliers du schéma sociologique, à savoir langage, techniques, mentalités, culture et valeurs, d’où découlent tous les éléments inscrits dans les quatre volets du schéma audiosociologique.

Schéma 1 : De la centréité de l'audiosociologie parmi les sociologies particulières

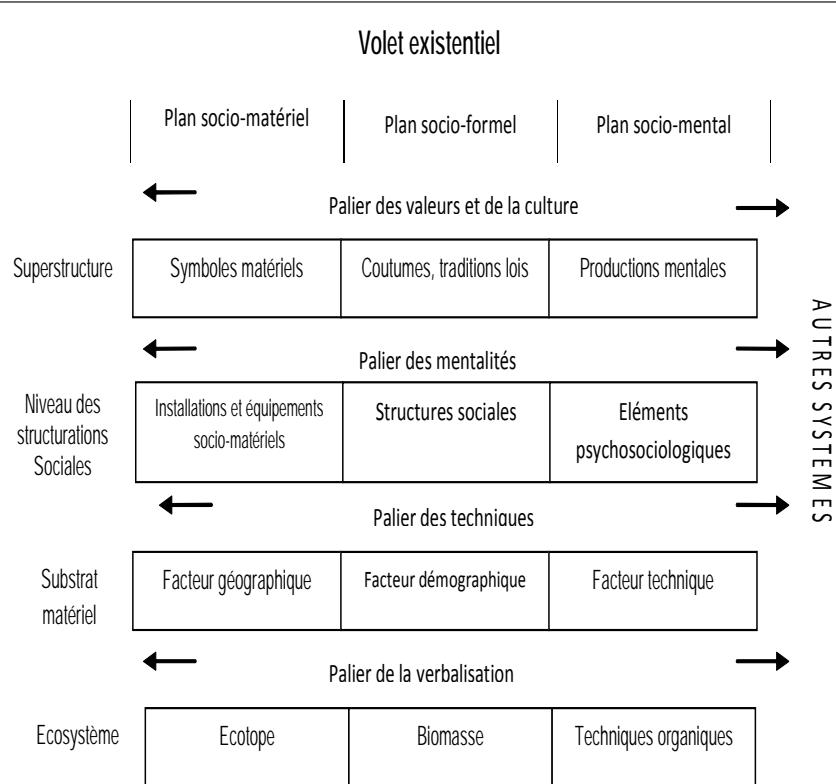


L'audiosociologie est une sociologie particulière pluridisciplinaire, se situant au carrefour des sciences de la communication, de la linguistique, de la psychologie, de la philosophie et de la logique. S'il faut paraphraser J. Herman (Herman 1994:126) parlant de la praxéologie, nous dirons simplement que l'audiosociologie s'oppose à l'attitude mono-paradigmatique qui consacre le cloisonnement des savoirs, mais favorise les rapprochements féconds entre ces derniers, et engendre des interactions ainsi que des hybridations particulièrement intéressantes dans le champ des théories des actions.

Nous sommes à l'ère de la sociologie multidisciplinaire, c'est-à-dire, s'il faut nous répéter ici, pour être véritablement sociologique, la sociologie doit emprunter à plusieurs autres disciplines selon ses besoins, et secréter des éléments de rayonnement des autres sciences, pour autant qu'elle demeure cohérente.

Multidisciplinaire dans sa conception, l'audiosociologie qu'on ne pourrait comprendre sans incursions dans d'autres disciplines du savoir remplit bien les conditions de la multidisciplinarité. Ce qui justifie la complexité de fondements des outils de sa préhension.

Schéma 2 : Schéma sociologique



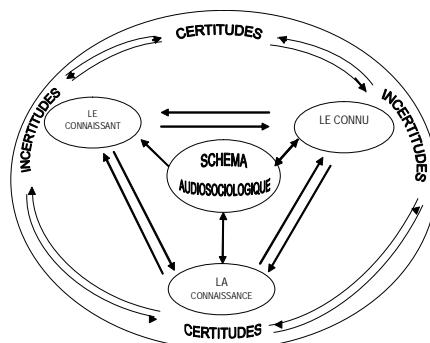
Le schéma sociologique conçu en quatre volets (existentiel, caractériel, fonctionnel et opérationnel) tire son fondement de la biologie par dépassement. Il est constitué des éléments de vitalité qui assurent son équilibre à savoir : les quatre niveaux (écosystème, substrat matériel, structurations sociales et superstructure), les quatre paliers (de la verbalisation, des techniques, des mentalités, et des valeurs et culture), et les trois plans (socio-matériel, socio-formel et socio-mental).

Les flèches dirigées *vers d'autres systèmes* offrent des opportunités de faire des dépassemens et de prolonger ce schéma vers d'autres applications. Exploitant l'une des flèches au palier de la verbalisation (celle située à droite), nous avons mis au point le schéma audiosociologique à quatre volets correspondant aux quatre volets du schéma sociologique. C'est aussi ici que nous situons la plupart des incertitudes dont celles relevées par E. Morin (2000:222-224).

Au niveau du palier de la verbalisation se pose la question de savoir quelle est dans leur statique la nature des incertitudes qu'implique le langage lorsqu'il met en présence un (ou plusieurs) locuteur(s), d'un côté, et un (ou plusieurs) auditeur(s), de l'autre. Au niveau des techniques, dans sa dynamique, le langage se mue en stimuli dont le décodage est naturellement tributaire des habitus des protagonistes en présence, c'est-à-dire que les stimuli baignent dans des contextes où les certitudes côtoient les incertitudes. Au niveau des mentalités se pose la question du comment fonctionne le langage devenu facteur technique, considérant que les mentalités évoluent d'un locuteur à un autre et même dans l'évolution de chaque personne d'un contexte à un autre, ce qui laisse planer toutes sortes d'incertitudes. Au niveau des valeurs et cultures, facteurs dont il n'est pas aisément de garantir l'unanimité, le langage devenu technique trouve un point d'attache dans une communauté humaine aux caractéristiques aussi mouvantes que le cours de son histoire.

A chacun de ces niveaux il y a des certitudes d'un côté et des incertitudes de l'autre selon notre modèle théorique que nous représentons dans la figure ci-dessous.

Figure 1 : Modèle théorique



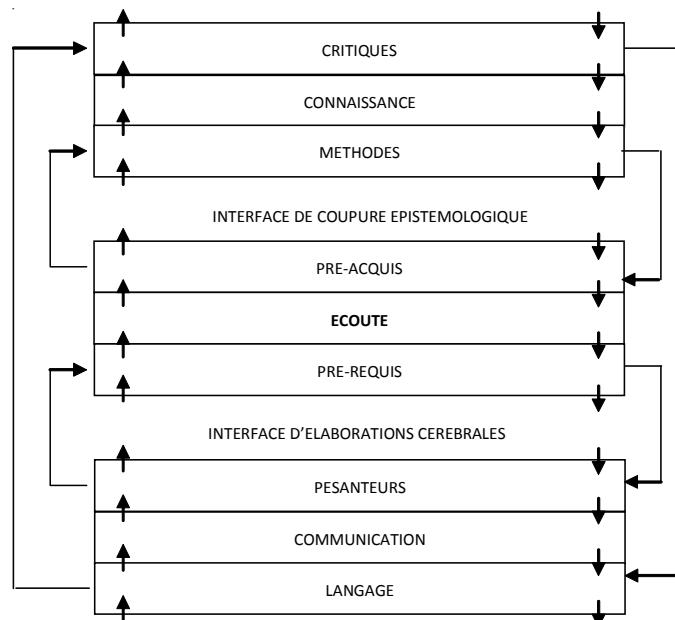
Sources : Palama Bongo Nzinga (2010:44)

Ainsi, l'écoute apparaît comme le lieu par excellence d'incertitudes. Le message rendu par le langage verbal ou non verbal du locuteur n'est pas toujours reçu et interprété par l'auditeur, comme le pense ou le souhaite le locuteur, même si ce dernier l'avait rendu très pertinent. Nous postulons que les incertitudes qui procèdent des pesanteurs dues à l'auditeur se situent à tous les paliers du schéma sociologique : de la verbalisation, des techniques, des mentalités, des valeurs et cultures.

Pour affronter les incertitudes

Tout le développement ci-dessus nous permet de mettre au point le schéma audio sociologique à quatre volets et de les brancher respectivement à chaque palier du schéma sociologique. C'est ce qui explique l'intégration du schéma audiosociologique au schéma sociologique. Le schéma audiosociologique est constitué de quatre volets que voici :

Schéma 3 : Volet structurel



Le schéma audiosociologique est découpé en « blocs » séparés correspondant aux termes centraux : communication, écoute et connaissance.

Bloc « communication »

Celui-ci est pris en charge par deux périphériques ou satellites : langage et pesanteurs.

Langage

Le langage comme communication idéale et l'a priori de la socialité éthique (Ferry 1987)

est tellement nécessaire, tant à la constitution, à la perpétuation, au développement de la culture, qu'à l'intelligence, la pensée et la conscience de l'homme, tellement consubstantiel à l'humain de l'humain, qu'on a pu dire que c'est le langage complexe qui a fait l'homme. Mais cette idée mutile une vérité complexe qu'il faut dégager : le langage a fait l'homme qui a fait le langage ; de même, le langage a fait la culture qui a produit le langage (Morin 2000:119).

Ces considérations déduites « des affirmations à la fois assurées et nuancées de Chomsky et Quine » dixit E. Morin, nous offrent l'opportunité de saisir la brèche ouverte par J.J. Fromont pour qui le langage sépare l'écosystème du système social.

Considérant les conditions relatives à l'acquisition de connaissance, Fromont estime qu'elles sont déterminées par les processus (...) cognitifs (...) qui intègrent les individus dans le milieu naturel et social qui les a produits (Fromont 1996:144), et ce, malgré l'objection de Guy Tiberghien pour qui : « il est vraisemblable qu'une partie seulement des connaissances humaines puisse être traduite et véhiculée par le langage » (Morin 2000:119).

J. J. Fromont précise que c'est par le processus de verbalisation (qui consiste à placer des mots sur les images qui se présentent dans le néocortex) qu'il se crée un champ notionnel de base à toute culture.

Nous notons par ailleurs que le langage remplit plusieurs fonctions ou dimensions, selon les auteurs et les écoles : fonctions d'innovation et de création culturelle chez Luca Cavalli-Sforza, fonctions potentielles ou virtuelles, d'actualisation ou exécutives pour Michel Moscato, d'intégration sociale et de socialisation chez G. H. Mead, d'intercompréhension pour J. Habermas, fonctions référentielle, émotive, conative ou injonctive, poétique ou esthétique, phatique et métalinguistique ou méta-communicationnelle pour R. Jacobson, etc.

Dans notre démarche, le langage est appréhendé particulièrement du point de vue de son utilité. D. Sperber et D. Wilson soutiennent que ce dernier peut être utilisé pour accomplir des actions, des actes de paroles tels que créer des obligations ou s'en acquitter, influencer les pensées et les actions d'autrui, créer de nouveaux états de choses et de nouveaux rapports sociaux.

Il ne s'agit donc pas exclusivement de l'utilisation informative du langage, car ce dernier n'est pas un moyen nécessaire pour communiquer. La communication peut exister sans code ; mais tout dispositif capable de communiquer possède nécessairement un langage (Sperber et Wilson 1986:259).

Le langage est essentiellement social et relationnel. C'est donc à juste titre que J. Austin soutient l'idée selon laquelle pour « mieux comprendre la nature du langage, il vaut mieux comprendre comment ce dernier s'intègre aux institutions sociales et quels sont les types d'actions qu'il peut servir à accomplir » (Sperber et Wilson 1986:365).

Ces quelques considérations suffisent pour garder présent à l'esprit que le langage est innovation, création culturelle, principal véhicule de culture. Il remplit plusieurs fonctions : les unes potentielles, les autres d'actualisation, en termes d'intégration sociale, de socialisation, de compréhension et d'intercompréhension.

Cela signifie que dans le cadre d'une communication verbale, le langage met en présence au moins deux personnes: un locuteur qui produit le message ou l'information, et un auditeur qui reçoit cette information. Production et compréhension de l'information, telles sont les deux activités qui ne se réalisent que par intellection.

En définitive, le langage représente le premier medium de capitalisation et de transmission du savoir. Néanmoins, comme tout artefact, produit de la création humaine, ce medium n'est pas parfait (Camara 1996:41). Comment ne pas reconnaître, à la suite de P. Longin, que :

...le langage n'est qu'une manière, assez pauvre finalement, d'exprimer notre modèle du monde, enfoui dans l'inconscient de chacun de nous et riche de tout notre héritage génétique, du contexte dans lequel nous avons baigné et des expériences que nous avons vécues depuis le début de notre vie ? (Longin 1996:119).

Tout ceci se traduit par des incertitudes qu'incarnent les pesanteurs, un des éléments du schéma audiosociologique que nous évoquerons plus tard.

Communication

L'universalité de la communication attestée par M. Grawitz trouve le même écho chez Henri Lefebvre et I. de Sola Pool (1999) : la communication étant inhérente à la vie sociale pour le premier, l'étude de la communication se confondant avec celle de la société pour le second (Grawitz 1996:158). Par définition, la communication est un processus d'échange et de partage de messages et de significations (Willet 1996:312).

Malgré le flou définitionnel de la communication en général et de la communication politique en particulier, reconnaît M. Grawitz, les politologues et les sociologues s'intéressent à ce concept depuis que J. Habermas et N. Luhmann en ont fait un concept essentiel de leur réflexion, chacun des chercheurs intégrant ce nouveau sujet à sa théorie (Grawitz 1996:159).

J. Habermas, en particulier, tente de poursuivre l'élaboration de quatre thèmes de la pensée post-métaphysique, en analysant notamment la base de validité des discours pour surmonter le logocentrisme de la tradition occidentale, considérant que l'ontologie est fixée, entre autres, sur le primat de la proposition assertorique (Habermas 1987:4ème de la couverture).

Nous considérons, pour notre part, que la proposition assertorique suppose l'écoute en société qui conforte le locuteur, c'est-à-dire qu'elle vise *l'effet*, premier terme de la pertinence. Par ailleurs, J. M. Ferry voit J. Habermas partir à la reconquête d'une raison et découvrir que la communication est la raison qui nous relie. C'est donc cette « raison communicationnelle » qui permet dans sa structure intersubjective d'anticiper l'universalisation des intérêts dans la discussion (Ferry 1987:4e de couverture). C'est dans *l'effort*, deuxième terme de la pertinence, qui gouverne de la part de l'auditeur l'universalisation des intérêts dans la discussion que la communication devient plus intéressante.

En effet, la communication ne nous intéresse pas en tant qu'elle régule les modèles comportementaliste et structuro-fonctionnaliste suivant les approches respectives de Lasswel, d'une part, Alemond et Easton, d'autre part, mais parce qu'elle a comme pendant l'écoute en société qui, pour nous, régente les interactions, suivant en cela G. H. Mead (1934), Edelman (1988) et Goffman, et la dialogique fondée sur une conception relationnelle de la communication (interactionnisme symbolique) et une conception praxéologique (interactionnisme stratégique) (Grawitz 1996:159). Mais qu'est-ce que la communication ?

Même s'il est prématuré et hasardeux pour nous de définir ce terme, disons que la communication est

un processus qui met en jeu deux dispositifs de traitement de l'information. L'un des dispositifs modifie l'environnement physique de l'autre. Ce qui a pour effet d'amener le second dispositif à construire des représentations semblables à certaines des représentations contenues dans le premier (Sperber et Wilson 1986:11).

On retrouve ici les différents éléments ou termes du schéma général de processus de communication tels qu'identifiés par Jacobson :

- les deux dispositifs sont, d'une part, l'émetteur ou le locuteur et, d'autre part, le récepteur ou l'auditeur ;
- ce processus : la communication est une dynamique qui suit une trajectoire, un canal ; et finalement « une boucle » (terme cher à E. Morin) ;
- la modification de l'environnement physique du second dispositif amène ce dernier à construire des représentations semblables à certaines de celles contenues dans le premier.

Il y a donc nécessité du décodage de message du locuteur par l'auditeur.

Considérant que l'opération de décodage ne va pas sans écueils, l'auditeur ne retient que ce qui lui est pertinent, autrement dit, il ne retient pas toujours la communication telle que le locuteur l'entend. Comme on le voit, il y aura donc écoute du point de vue soit du locuteur, soit de l'auditeur. Mais de quoi traite la communication ?

Il existe un éventail d'objets de communication. D. Sperber et D. Wilson considèrent que nous communiquons généralement des pensées, des hypothèses ou de l'information. Pour eux, d'une part, les pensées sont assimilables aux représentations conceptuelles qu'ils opposent aux représentations sensorielles ou à des états émotionnels et, d'autre part, les hypothèses sont des pensées que l'individu traite comme des représentations du monde réel par opposition aux fictions, aux désirs ou aux représentations de représentations (Sperber et Wilson 1986:12). Ainsi donc, communiquer consiste à élargir un environnement cognitif mutuel et non à reproduire des pensées (Sperber et Wilson 1986:287).

Pour les auteurs de *La Pertinence*, cet élargissement de l'environnement cognitif mutuel concerne des « phrases éternelles », c'est-à-dire des phrases dont la valeur de vérité ne change pas au cours du temps et d'un locuteur à un autre (Quine (sd):193).

Si D. Sperber et D. Wilson ne nient pas l'existence de phrases dites éternelles, ils contestent vigoureusement néanmoins le fait qu'il existerait une phrase éternelle correspondant à chaque pensée possible. Pour eux, une phrase ou même un sens d'une phrase ne correspond pas à une seule pensée, et une pensée ne correspond pas à une seule phrase (Sperber et Wilson 1986:287). S'agissant de l'information, convenons avec E. Morin qu'elle est un concept physique nouveau apparu dans un champ technologique, qu'elle est une grandeur observable et mesurable, et qu'elle constitue la poutre de la théorie de la communication (Morin 2000:301).

L'information qui a prise sur toutes choses : physique, biologique et humaine est d'origine non seulement physique, mais aussi mentale et anthroposociale, la notion de l'information étant devenue « caméléonesque » (Morin 2000:312). L'auteur note avec pertinence qu'issue de la réalité anthroposociale, l'information revient sur celle-ci, infiltre les sciences sociales, difficilement et incertainement, même si, ainsi que le formulent Katz (1974) d'abord, Buckley (1967) et Laborit (1973) ensuite, l'information doit être au cœur respectivement de l'anthropologie et de la sociologie (Morin 2000:310).

Mais, fait remarquer E. Morin, l'information (shannonniène particulièrement) qui a ses vertus clés (relationnalité, événementialité, improbabilité, originalité et surtout possibilité de s'articuler à la néguentropie) a aussi ses carences :

insuffisance du bit, carences générative et théorique. Il faut donc nous replacer dans une organisation négentropique afin d'alimenter l'Ecoute en société. C'est l'une des raisons fondamentales de la modélisation de l'écoute.

Certains auteurs, à l'instar de Dretske⁴ n'utilisent les termes « information » et « informer » que lorsqu'ils parlent de représentation et de la transmission de faits (Sperber et Wilson 1986:12).

S'agissant de « l'entretien » dans la recherche en sciences sociales (entretien qui suppose l'écoute en société), Didier Fassin parle de Discours et Histoires, deux énoncés que nous pouvons qualifier aussi de contenu de la communication. Le discours, dit-il, produit deux types d'énoncés à savoir : des faits et des opinions, tandis que l'entretien permet de recueillir notamment des histoires ou récits de vie (Fassin 1990:87).

C'est ici le lieu indiqué pour nous de garder présent à l'esprit que l'information shannonienne est toujours dégénérative, qu'elle ne peut que décroître, de l'émission à la réception. En principe, ce qui a été reçu ne peut jamais être supérieur en information à ce qui a été émis. L'information shannonienne obéit donc au principe d'entropie croissante, elle est toujours pré-générée. Il faut cependant nuancer ce point de vue, car l'enrichissement du référent peut permettre que ce qui est reçu soit supérieur à ce qui a été émis. Ainsi qu'on le voit, une hypothèse, une pensée ou une information subit beaucoup de vicissitudes entre le locuteur et l'auditeur, du fait des pesanteurs de toutes sortes qu'il faut débusquer afin de permettre au message de poursuivre comme il se doit sa trajectoire.

Pesanteurs

Selon Okolo O., la maladie qui menace la communication et le dialogue s'enracine sur le danger de réduction de l'interaction au travail, de l'agir communicatif à l'agir instrumental, du dialogue interactif au dialogue technique.

Le fruit de cette réduction, c'est la manipulation des consciences et des personnes ; l'imposition de sa vérité au détriment de la quête de la vérité. C'est finalement la réduction du dialogue à un monologue collectif. Les différences sont biffées, les jeux de langage confondus, les organes d'opinion détournés, conclut-il (Okolo 1985:86). Cette maladie, nous l'appelons ici *pesanteur*.

Le terme « pesanteur » est un concept interbranche, appartenant à des domaines très variés comme par exemple en *Géodésie* : science de la forme et de la mesure des dimensions de la terre (Dupuy et Dufour 1909), en *Gravimétrie* qui s'occupe de la mesure de l'intensité de la pesanteur en un point et exploite les résultats de cette mesure effectuée en un grand nombre de stations (Goguel 1963), en *Gravitation* à laquelle la philosophie des sciences rattache les noms de Voltaire, Newton, Galilée, Kepler, A. Picard ; en *Horlogerie* : Von Bassermann-Yordan et Von Bertele (1964) dans le mouvement

du balancier, *la masse* (inerte et pesante), *le milieu* (Dajoz 1959,1970), l'écologie, la terre, de par l'influence d'une atmosphère à la surface d'un astre (Copernic 1543).

La pesanteur caractérise aussi la communication et désigne toutes perturbations affectant la transmission et/ou la réception d'une communication verbale. Ces perturbations peuvent être d'ordre pathologique ou relever d'une volonté délibérée du locuteur et/ou de l'auditeur.

Du point de vue pathologique, il peut s'agir de troubles de la communication verbale déterminés par des lésions cérébrales en foyer. C'est le cas des aphasies dont on peut dessiner deux tendances :

- les différents désordres du langage expressif ou réceptif, oral ou graphique des pathologies atteignant des sièges lésionnels déterminés qui altèrent des mécanismes neurophysiologiques particuliers assurant l'*encodage* (aphasie d'expression), le *décodage* des sons verbaux (aphasie sensorielle) ou les écrits (alexies) ;
- l'unité de l'aphasie comme trouble fondamental déterminé par la lésion cérébrale.

Des perturbations sont aussi manifestes en dehors de toute pathologie. L'origine sociale et le capital scolaire épingleés par P. Bourdieu sont caractéristiques de l'environnement des hommes et peuvent être à notre avis, explicatifs de pesanteurs. Line Ross évoque notamment la variabilité des énoncés linguistiques, la polysémie des signes et l'existence de messages parallèles (Ross 1996:111) comme autant de facteurs susceptibles de créer un fossé entre le sens de la phrase et l'interprétation d'un énoncé.

Dans *L'enfant du lignage* de Jacqueline Rabin, l'auteur observe chez l'auditeur wolof ce que l'on pourrait qualifier de *résistance culturelle, réserves ou réticences* de certains membres de la famille. Pour briser cette difficulté, l'auteur recommande d'adopter une attitude d'écoute et de réserve, la nécessité d'utiliser positivement les normes culturelles des interlocuteurs tout en restant attentif aux lacunes, aux détours, aux silences des dialogues et des discours.

Rapportant l'idée maîtresse de l'ouvrage collectif de E. Katz et P. Lazarsfeld (1955), D. Jodelet *et al.* révèlent la nature et l'importance du rôle que jouent les individus dans la circulation des communications de masse. Les réponses d'un individu à un message dépendent de son attachement social à d'autres individus et des opinions et activités qu'il partage avec eux c'est-à-dire des relations interpersonnelles (Katz et Lazarsfeld 1955:400).

Dans le même ordre d'idées, Didier Fassin met en garde le chercheur en quête d'informations. En effet, dit-il,

les éléments qu'il cherche à reconstituer lui sont livrés à travers une série d'écrans : ce que son interlocuteur a compris de la question posée, et ce qu'il

a compris du point sur lequel on l'interroge, ce qu'il croit et ce qu'il veut faire croire, ce qu'il sait et ce qu'il prétend savoir (Fassin 1990:87-89).

Nous notons que c'est l'écoute par l'auditeur qui est ici à l'honneur, et qui détermine la suite de l'entretien. C'est dire aussi que l'auditeur jouit d'une relative autonomie vis-à-vis du locuteur, que cette autonomie soit consciente ou non. C'est ici le lieu de dénoncer « la fausse neutralité » que recommandent la plupart des discours qui gouvernent le monde. « Gouvernement neutre », « personnalité neutre », « institution neutre », etc., sont des propos dont est truffé notamment le discours politique congolais depuis la transition.

Dans un entretien avec Didier Eribon, P. Bourdieu souligne que

contre l'illusion de l'intellectuel sans attaches ni racines, qui est, en quelque sorte, l'idéologie professionnelle des intellectuels, je rappelle que les intellectuels sont, en tant que détenteurs du capital culturel, une fraction (dominée) de la classe dominante et que nombre de leurs prises de positions, en matière politique par exemple, tiennent à l'ambiguïté de leur position de dominés parmi les dominants (Bourdieu 1992:70).

Traitant de décodage et d'inférence dans la communication verbale, D. Sperber et D. Wilson estiment qu'il y a des facteurs qui contribuent à creuser l'écart entre le sens des phrases et l'interprétation des énoncés (Sperber et Wilson 1986:24).

Nous avons retenu pour notre démarche les indéterminations référentielles, les ambiguïtés et les incomplétudes sémantiques qui font qu'une phrase ayant une seule représentation sémantique peut exprimer un nombre illimité de pensées.

Notons d'embrée, avec E. Morin, que l'ambiguïté, l'incertitude, le bruit, l'erreur (...) sont en première instance des limites, des lacunes, des insuffisances dans la communication écosystémique. En seconde instance, ce sont des facteurs de complexité, de raffinement, de subtilité, bruits, brouillages et fading, entraînant des interactions myopes.

Mais E. Morin fait observer que les trous d'ambiguïté, les flous d'incertitude, l'omniprésence de l'erreur ne font pas qu'empêcher le déploiement de la communication ; ils en favorisent aussi le développement. La présence multiforme et multiprésente du « bruit » n'est pas seulement dégradante dans une situation complexe ; elle en nourrit la complexité.

Les ambiguïtés, incertitudes, « bruits » de l'environnement posent, selon toujours E. Morin, des questions, problèmes, énigmes, charades aux êtres vivants qui, en réponse, développent les réseaux communicationnels qu'ils tissent dans l'écosystème et, par-là, contribuent à l'enrichissement de l'éco-communication (Morin 2000:39). A certains égards, les « bruits » peuvent enrichir l'éco-communication, comme nous venons de le voir.

Remarquons en passant que certaines personnes s'accommodeent bien avec les « bruits », tels ces étudiants qui assimileraient mieux leurs matières assis à côté de leur poste de radio ou de télévision, et, d'autres qui, sans ménagement, imposent leur comportement à tout leur environnement ; ainsi se justifierait le comportement de soi-disant hommes de dieu qui installent leurs églises de réveil en plein quartiers résidentiels, en violation des lois sur le tapage (diurne ou nocturne), sans considération des droits des autres. Nous soutenons l'idée selon laquelle « les bruits sont moins bénéfiques à la communication qu'à l'éco-communication à cause des effets de masque ».

D'autres pesanteurs proviennent notamment de la dissonance, cette sorte de cacophonie intérieure en l'homme. L. Festinger soutient que l'individu cherche à être conséquent avec lui-même : ses opinions, ses croyances, ses représentations sont des éléments cognitifs qui tendent à être compatibles entre eux à un état de cohérence interne.

C'est dans cet ordre d'idées que l'on peut éprouver la difficulté qu'il y a à faire changer d'avis quelqu'un dont la conviction est bien établie, surtout si sa croyance est bien ancrée, si elle a engagé cet individu dans ses actes, si elle est assez précise pour pouvoir être réfutée sans aucune équivoque, si l'individu a un soutien social et partage la croyance avec d'autres personnes.

Pour illustrer cette infirmation de la prophétie, ils évoquent le rôle du soutien social dans la réduction de la dissonance. Pour eux, le prosélytisme est un moyen de réduire la dissonance produite par la non réalisation de la prophétie. Ici se confirme la relative autonomie de l'auditeur qui, de par l'imprévisibilité qui le caractérise, ne répond pas toujours aux stimuli selon les attentes du locuteur.

Dans le même registre, les travaux de Fredman J.L. et Sears D.O. démontrent que généralement, les gens s'exposent aux informations qui les confortent dans leurs opinions et, ainsi, il n'est pas surprenant que dans une campagne électorale par exemple, la propagande d'un parti politique atteigne surtout ceux qui sont favorables à ce dernier et non à un autre. Ce phénomène a pour nom « exposition sélective » et est relativement explicable par des facteurs psychologiques, sociaux et économiques.

Au Zaïre (aujourd'hui République Démocratique du Congo), avant mai 1997, une bonne frange de la population ne voulait plus suivre les informations de la chaîne nationale de radio et télévision, estimant qu'elle était un organe de mensonge au service du pouvoir. A la même période, d'autres chaînes de radio et de télévision se sont multipliées au point de faire penser qu'elles avaient la mission d'accompagner ou même de précéder en la légitimant « l'opération Kabila ».

Mais dès août 1998, la même population s'est fait convaincre que les chaînes étrangères faisaient la propagande anti-Kabila, aussi est-ce avec une

sorte de satisfecit qu'elles ont été informées de la décision de l'autorité interdisant la diffusion en direct ou par relais des informations de chaînes étrangères.

Dans une condition de forte dissonance, des sujets s'exposent davantage à des informations corroborantes. Si l'on fait varier l'importance d'une décision prise par les sujets, on obtient une dissonance plus ou moins forte. Mais ces perturbations peuvent aussi relever d'une volonté délibérée.

Une note de lecture rédigée par Lionel Wastl renseigne que « manipuler, c'est avant tout, modifier l'environnement afin de créer, chez les manipulés, des actions allant de soi et qui satisfont le manipulateur » (Mucchelli 2004). Dans le même registre, observe Alan W. Scheflin, l'histoire est principalement le dossier de l'homme à vouloir imposer sa volonté aux autres, et ce, par le contrôle du cerveau qui entraîne la modification du comportement.

Ce contrôle procède de certaines techniques, à savoir la lobotomie, la psychochirurgie, la stimulation électrique du cerveau, la castration, le lavage du cerveau, l'hypnose, la modification du comportement, etc., (Scheflin 1978:8). Une communication verbale émise et/ou reçue dans ces conditions est naturellement altérée, viciée. L'auteur de *L'homme programmé* résume en trois les moyens pour contrôler le cerveau ; il s'agit de la persuasion, la torture et la terreur comportant chacun ses avantages et ses inconvénients, s'agissant de l'individu pris isolément.

Mais il existe aussi des techniques de contrôle massif du cerveau. L'auteur cite le psychiatre britannique William Sargant qui établit un parallélisme entre le phénomène de conversion religieuse et le lavage de cerveau. Le sorcier, soutient-il, doit sa puissance en la foi qu'à la tribu dans son invincibilité et, pour certains sociologues, avec le temps, on peut conditionner les gens à accepter un accroissement des restrictions à leur liberté (Scheflin idem). Ce qui, pensons-nous, appliqué à la société civile, met la démocratie en péril, consolide l'obscurantisme de la population et cimente le sous-développement.

Le contrôle du cerveau étend son empire à des secteurs comme l'industrie, au sens large. L'auteur mentionne Frederick Taylor, créateur et prophète du mouvement de psychologie industrielle, Ivan Pavlov, grand physiologiste russe, Dr. John Watson, inventeur du terme « behaviorisme », principe, d'après lui, capable d'expliquer et de contrôler tout comportement.

Sous le terme de *modification du comportement*, Dr. B. F Skinner (héritier de Watson) a proposé une extension des principes behavioristes au contrôle de populations entières, ce que fait de même de son côté Edward Hunter, inventeur du terme « lavage de cerveau » pour définir la conversion idéologique par la contrainte. La recherche motivationnelle des psychologues et publicistes vise l'exploration du cerveau des consommateurs. Comme on le voit, le contrôle du cerveau humain est l'affaire des psychologues, des dictateurs et des publicistes, mais aussi des neurologues : cas de Dr. Egas Moruz,

neurologue portugais, inventeur de la lobotomie (opération chirurgicale pour calmer les malades les plus agités), une amputation artificielle du cerveau (Scheflin idem).

Nous retenons de cette incursion que l'homme peut conditionner le fonctionnement du cerveau d'un autre homme, c'est un élément capital dans l'étude de la communication verbale, car les pesanteurs affectent aussi bien le locuteur que l'auditeur. Ainsi la communication est toujours doublement affectée de coefficient d'altération, c'est dire aussi que les relations humaines sont faites de pesanteurs tributaires de ce que D. Fassin appelle : éducation reçue, statut, rôle et environnement de l'informateur et du chercheur.

Nous soutenons donc que « le bloc communication » représente la situation du locuteur ou émetteur de la communication verbale ; il est caractérisé par la pertinence et la pragmatique : deux éléments clés des interrelations en amont de l'écoute. Ce bloc est sous le contrôle dialectique des personnages impliqués dans la communication verbale. Les pesanteurs caractéristiques du locuteur conditionnent la communication verbale dans sa dynamique. Celles de l'auditeur pèsent sur la compréhension de cette même communication.

Dans son cheminement, la communication subit des traitements complexes dans la sphère appelée interface d'élaborations cérébrales, c'est une sorte de creuset, d'une « boîte noire », où ont lieu des opérations d'une extrême complexité.

Interface d'élaborations cérébrales

Le cerveau humain est comparable à une mine aux ressources non encore intégralement exploitées. En effet, pendant très longtemps, les scientifiques ne se sont pas trop préoccupés du cerveau humain, quand bien même sa problématique est aussi vieille que l'existence de l'homme. En fait, les premières études y relatives remontent à moins d'un siècle (Pines 1975:8).

Notre ambition en sociologie n'est pas d'étudier le cerveau humain en tant qu'organe, tâche qui correspondrait sans doute aux préoccupations des anatomistes, physiologistes, neurophysiologistes, etc. Nous sommes curieux de savoir ce qui s'y passe lorsque la communication verbale arrive à ce niveau et/ou le traverse.

Deux mécanismes cérébraux, à la fois distincts et complémentaires, et autour desquels se reconnaissent d'autres activités, seront en lisse. Il s'agit, à en croire D. Sperber et D. Wilson, de décodage et d'inférence comme mécanismes principaux, de désambigüisation, de détermination des référents, d'enrichissement de la forme logique d'un énoncé, de contextualisation, d'implication, d'explicitation, etc.

Selon eux, D. Sperber et D. Wilson, le processus de décodage a comme point de départ un signal et comme aboutissement la reconstitution du message

associé au signal par le code sous-jacent, le processus inférentiel a, d'un côté, un ensemble de prémisses et, de l'autre, un ensemble de conclusions qui sont logiquement impliquées ou, au moins, justifiées par les prémisses (Sperber et Wilson 1986:276).

Ces auteurs font remarquer cependant que dans la pratique, cette différence ne doit pas occulter le fait qu'« un processus inférentiel peut être utilisé à l'intérieur d'un processus de décodage » ou « qu' un processus inférentiel fonctionne comme processus de décodage », étant donné, d'une part, que la reconstitution de la forme propositionnelle met en jeu deux mécanismes mentaux : un module linguistique périphérique et une capacité inférentielle centrale (Idem), considérant, d'autre part, que la procédure de reconstitution de la forme propositionnelle juste prend en compte à la fois des énoncés simples et des énoncés « à retour en arrière » (*Garden-Path utterances*) (Idem).

Il n'est pas surprenant que les considérations d'effort alliées à celles d'effet, le tout alimenté par le contexte encyclopédique, fondent la conclusion que la ligne de démarcation entre le modèle de décodage et d'inférence est seulement virtuelle. C'est l'attitude, dans ses trois fonctions : cognitive, énergétique et régulatrice (d'orientation et d'échange), c'est-à-dire cette structure plurifonctionnelle de l'auditeur qui pèse sur la balance du processus de décodage et d'inférence.

On peut percevoir un recouplement parfait entre les mécanismes cérébraux de décodage et d'inférence et les processus de prise de décision dont Paul Bruyne distingue quatre « modèles », ayant chacun une forme de rationalité de l'action avec sa logique particulière (De Bruyne 1981:2).

Les notions de code, encodage, décodage, sont, pour emprunter à Edgar Morin, très bizarres lorsqu'il n'y a pas de vrai langage, de vrai récepteur et de vrai émetteur (Morin 2000:315). Il faut comprendre par ce « vrai » que le codage et le décodage relevant de l'écoute ne s'appliquent qu'aux réalités existentielles des humains et non aux fictions. L'encodage et le décodage sont en fait les deux faces d'une même médaille. Alors que le premier (encodage) est la « traduction d'images mentales en signe », le dernier (décodage) est la « traduction de signes en images mentales » (Willet 1996:304).

Décoder un message, c'est beaucoup plus que d'en connaître passivement la signification, c'est plutôt la choisir, voire la fabriquer en fonction notamment du contexte linguistique (Ross 1996:129). Nous observons que le décodage, l'inférence et la prise de décision impliquent une organisation mentale et conceptuelle et mettent en relation au moins deux pôles.

Comme « la prise de décision » (De Bruyne 1981:2-3), les processus de décodage et d'inférence peuvent être individuels, avoir un caractère

interpersonnel, devenir un phénomène organisationnel et revêtir un caractère sociétal selon qu'ils engagent un seul individu, résultant d'une interaction dans un petit groupe, mettant à contribution plusieurs participants dans les structures sociales formelles plus ou moins contraignantes, et lorsque plusieurs organisations nationales ou internationales sont invitées à prendre position à l'occasion et à l'issue d'une communication verbale.

Considérons un énoncé tel que : *l'aide au développement*.

Nous pouvons y déceler quelques ambiguïtés : « l'aide au développement » peut être interprété comme étant soit l'aide au développement du donateur, soit l'aide au développement du bénéficiaire, soit encore l'aide au développement à la fois du donateur et du bénéficiaire, etc. Cet énoncé est en soi source d'incertitudes. Ce qui est vrai des processus de décodage et d'inférence l'est aussi, *mutatis mutandis*, de la désambigüisation, de la détermination des référents et de l'enrichissement de forme logique d'un énoncé. Les considérations d'effort, d'effet et du contexte encyclopédique constituent des paramètres qui guident l'auditeur dans la recherche de la reconstitution de formes propositionnelles et des implicitations, qu'il s'agisse des prémisses ou des conclusions implicitées.

Il ressort de cette approche que la grammaire et la pragmatique sont un outil très précieux dont se sert l'auditeur dans l'interface d'élaborations cérébrales. Elles sont utiles pour le décodage des signaux phonétiques, dans un cas, et d'inférence à partir des prémisses données, dans un autre. Bien que ces deux fonctions soient apparemment distinctes, elles sont complémentaires et, dans la pratique, leurs frontières ne sont pas étanches. Il appartient à l'auditeur d'user à bon escient et opportunément de ses connaissances encyclopédiques pour désambiguer, déterminer les référents, résoudre les ambivalences référentielles, afin de reconstituer les formes propositionnelles en présence, conformément au principe de la pertinence. L'environnement cognitif de l'auditeur se modifie ainsi au fur et à mesure que la communication verbale s'éloigne du locuteur, c'est-à-dire qu'elle se soumet aux règles de l'audiogénèse et se meut dans l'audiosphère.⁵

Avant d'atteindre « l'unité sensorielle intégrée en un tout » ou centre d'écoute, la communication verbale ainsi épurée se mue en prérequis.

Bloc « Écoute »

Le bloc « Écoute » dispose d'un centre : l'écoute, et de deux périphéries : les prérequis et le pré-acquis. Ce sont d'abord des prédispositions de l'auditeur, nécessaires et suffisantes, des préalables lui recommandés ou qu'il se recommande avant que la communication atteigne le point de la crise. Il s'agit ensuite de ce moment crucial, ce pont ou passage obligé vers la

connaissance. Il s'agit, enfin, des prénotions résultant de la dynamique de la cognition telle qu'elle se meut harmonieusement.

Prérequis

L'auditeur reçoit les hypothèses, les pensées et les informations chargées de pesanteurs imputables au locuteur. Elles sont épurées dans l'interface d'élaborations cérébrales, c'est-à-dire décodées et/ou inférées, reconstituées par désambigüisation, détermination des référents, enrichissement de la forme logique de l'énoncé, contextualisées, implicites, etc., selon ce que nous renseignent les auteurs de « *La Pertinence* ».

Tous ces éléments de la communication parviennent à l'auditeur à travers « une série d'écrans » (Fassin 1990:87), à savoir éducation reçue, statuts et rôles dans la société, contexte général correspondant à « l'éthique imposée » au chercheur et à « l'investigation totalement systémique » (Jaffre 1990:127). Ce conditionnement correspond aussi « au niveau d'instruction » et à « l'origine sociale » (Bourdieu 1979:378) identifiés par P. Bourdieu : deux facteurs qui fondent les trois manières de se distinguer à savoir l'alimentation, la culture et les dépenses de présentation (Idem).

Dans le cadre de la communication verbale, nous pourrions opposer au locuteur le prosélytisme évoqué par L. Festinger *et al.*, la distance de Moreno ou Bodgardus. Le niveau d'instruction, les schèmes, l'ethos, la connaissance du problème et du milieu, le contexte encyclopédique de l'auditeur, etc, constituent des éléments favorables ou un handicap à la bonne ou mauvaise écoute. Les prérequis sont un ensemble de contexte cognitif déterminant et orientant l'écoute par l'auditeur. Ils sont différents des pesanteurs que les élaborations cérébrales peuvent épurer. Aboutissement logique, résultat impératif du travail de l'interface d'élaborations cérébrales, les prérequis conditionnent et fondent l'écoute, c'est-à-dire que l'écoute procède ici directement des prérequis.

Ecoute

Point focal de notre recherche, l'écoute est cette disposition mentale, cette attitude psychosociale, cette relation que l'auditeur met à contribution dans ses rapports avec son interlocuteur dans le cadre de communication verbale ou non verbale. Elle naît d'un intérêt du locuteur de rendre pertinente soit sa communication, soit son intention informative. C'est le premier pool.

Chez l'auditeur, pour le commun des mortels, l'écoute se fait généralement par l'intermédiaire du sens commun, celui de l'audition. Cependant, les recherches dont Michel Granger rend compte, donnent un nouvel éclairage. Nous avons noté plus haut qu'il y aurait donc comme une sorte d'interchangeabilité,

de transposition des sens, ce qui nous avait fondé à définir l'organe de l'écoute comme étant « l'Unité Sensorielle Intégrée en un Tout », en sigle, USIT.

Nous pouvons établir un parallélisme entre notre « écoute » et « la connaissance » de E. Morin. En effet, comme cette dernière, l'écoute n'est pas insulaire, mais péninsulaire ; aussi, pour la connaître, faut-il la relier au continent dont elle fait partie. Ce continent, c'est le schéma sociologique, avec ses multiples composantes.

Comme la connaissance, l'acte d'écoute est à la fois biologique, cérébrale, spirituelle, logique, linguistique, culturelle, sociale, historique, thermodynamique, cybernétique, etc. L'écoute est inhérente à la vie humaine et aux relations sociales. L'étude du bloc « communication » nous donne la preuve de mise à contribution de tous les paramètres ci-dessus définis. Comme la connaissance, nous ne pouvons enfermer l'écoute dans des frontières strictes et étanches. Le développement des moyens de communication de masse, avec l'autoroute de l'information, ont élargi l'audiosphère au point que la communication verbale n'a plus de frontières à proprement parler ; il suffit pour cela de disposer des connaissances et des moyens nécessaires et suffisants pour décoder des messages.

Le déchiffrement des hiéroglyphes, l'entrée « furtive » dans des codes dits ou tenus secrets de l'internet des armées ennemis, des comptes bancaires etc., sont la preuve de la quasi inexistence de frontières dans le domaine de la communication en général. Comme en matière de connaissance, les phénomènes audiosociologiques dépendent des processus infra-audiosociologiques et exercent des effets et influences méta-audiosociologiques représentés par l'amont et l'aval de l'écoute.

L'audiogenèse et l'audiosphère dont nous avons déjà quelques bases de développement représentent respectivement la trajectoire qu'emprunte la communication, du locuteur à l'auditeur, et l'aire couverte par l'acte de communication. Si l'on peut écouter la nature, la société et la pensée, il est aussi possible d'écouter l'écoute, c'est-à-dire de ré-problématiser le schéma audiosociologique entendu comme processus complexe de formalisation de l'écoute.

L'écoute est une étape déterminante dans la dynamique de la connaissance ; c'est elle qui fixe les premières idées, même vagues, sur la connaissance future. C'est d'elle que se profilent les perspectives de théorisation ou de taxinomie, c'est encore elle qui détermine le temps de l'acquisition de la connaissance. Plus rapidement et plus promptement sera réalisée l'écoute, mieux et plus correctement sera formalisée la connaissance. L'écoute en société ne doit donc pas être confondue avec la connaissance, elle est le

passage obligé sans la présence de laquelle toute communication verbale s'estompe, et sans écoute, il n'y a pas de connaissance.

Pré-acquis

Du locuteur à l'auditeur, la communication passe à travers une série de filtres qui en font un produit de plus en plus fini, et après l'étape de l'écoute, elle est un produit sémi-fini, pré-scientifique.

Dans la première partie de leur ouvrage collectif *Le Métier de sociologue* consacrée à la rupture, P. Bourdieu et son équipe mettent en garde tout chercheur contre les illusions du savoir immédiat, les prénotions, les illusions de la transparence, la sociologie spontanée, la tentation du prophétisme, les maladies du langage, les pièges de la métaphore, les schèmes mixtes et le pseudo-rendement explicatif de la double appartenance, etc., tous ces facteurs qui, bien que délestés de leurs scories, requièrent la construction.

Les manipulateurs de cerveau humain, les faiseurs d'opinions et les opérateurs politiques sans scrupule tels ces *Intellectuels Faussaires* dénoncés par Pascal Boniface, qui inoculent des contrevérités dans l'opinion ou profitent de l'obscurantisme, de la naïveté, de l'ignorance ou de la terreur (allusion faite au *Terrorisme Intellectuel* de Jean Sévillia).

L'un des procédés pour éviter des dérives ou faciliter des rectitudes à la communication écoutée est de la soumettre à la rigueur épistémologique. Le schéma audiosociologique très attentif à toute dérive possible, a prévu pour s'en sortir, une zone tampon : l'interface de coupures épistémologiques.

Interface de coupures épistémologiques

L'un des moments critiques dans la trajectoire de la communication verbale se situe à l'étape appelée ici l'interface de coupures épistémologiques dont il nous faut dire un mot.

Pour Lalande, le mot *épistémologie* désigne l'étude critique des principes, des hypothèses et des résultats des diverses sciences, destinée à déterminer leur origine logique, leur valeur et leur portée objective. Au sens strict, l'épistémologie est une étude critique faite a posteriori, axée sur la validité des sciences considérées comme des réalités que l'on observe, décrit, analyse (Grawitz 1996:7).

Par ailleurs, il ressort de la compilation de E. Balibar et P. Macherey que l'épistémologie est l'étude des conditions de possibilité de production de connaissances scientifiques, une étude positive particulière qui suppose à la fois des méthodes et des techniques déterminées. Ces méthodes et techniques impliquent une vigilance, entendue comme une surveillance attentive et sans défaillance, mais une vigilance épistémologique.

Quant à la coupure épistémologique, elle est considérée comme « le moment où une science se constitue en coupant avec sa préhistoire et son environnement idéologique » (Balibar et Machery 1974:372). Etude critique et *a posteriori*, vigilance grâce à certaines méthodes et techniques, telle est la tâche essentielle de la seconde interface du schéma audiosociologique.

Au stade actuel de nos recherches, il ne s'agit pas encore d'un quelconque processus précédent et préparant directement la constitution d'une science, mais cette définition de l'épistémologie, nous l'extrapolons en l'adaptant dans sa conception instrumentale aux fins de mieux circonscrire un concept, une hypothèse, une information émanant d'un locuteur et devant être écoutée par un auditeur et donner lieu à une connaissance.

C'est donc le moment où une idée, une communication traitée coupent avec les prénotions, les illusions et tous les mirages qui se forment au moment des premiers contacts à l'occasion de la communication verbale. Cette coupure ne se fait pas de manière instantanée, ce n'est pas un changement à vue, mais un procès complexe au cours duquel se constitue un ordre inédit, comme le précisent les auteurs sus évoqués. Du langage à l'interface des coupures épistémologiques à travers le schéma audiosociologique, le processus auquel est soumise la communication verbale ne ressort pas d'une trivialité. Les refontes successives que connaît la communication est la preuve des obstacles franchis de la mise en oeuvre de la dialectique.

Cette interface est le lieu par excellence de la « vigilance épistémologique qui s'impose particulièrement dans le cas des sciences de l'homme » (Bourdieu *et al.* 1968:27). Les fausses familiarités, les fausses évidences donnent des idées apparemment cohérentes, mais qui, à l'analyse, ne résistent nullement à la moindre critique. La mise en garde de D.Fassin contre les opinions que chacun peut se forger à partir de ce qu'il voit et de ce qu'il entend, ou plutôt de ce qu'il croit voir et de ce qu'il est prêt à entendre, est à prendre très au sérieux. E.Morin évoque la nécessité de la réorganisation épistémologique comme préalable à la constitution d'un méta-point de vue de la connaissance de la connaissance et distingue l'épistémologie classique de l'épistémologie complexe (Morin 2000:23).

Nous estimons que, d'une part, c'est l'écoute en société qui ouvre les perspectives de réorganisation de toute communication verbale reçue et, que d'autre part, l'épistémologie classique s'offre le mieux

à l'examen critique des conditions et méthodes de la connaissance scientifique, à l'examen de la validité des formes d'explication, de la pertinence des règles logiques d'interface et des conditions d'utilisation des concepts et symboles (idem).

Aussitôt que l'interface des coupures épistémologiques, ce tribunal épistémologique, a jugé et jaugé a posteriori et de l'extérieur la communication verbale parvenue à son niveau, cette dernière peut alors revêtir le statut de connaissance, ce qui ne signifie nullement que tous les écueils soient tombés. Cet accès n'est pas automatique, mais soumis à une systématisation.

Bloc « connaissance »

Méthodes

Dans sa boutade devenue célèbre, le sociologue français Raymond Aron affirme que « la sociologie paraît être caractérisée par une perpétuelle recherche d'elle-même sur un point et peut-être sur un seul, tous les sociologues sont d'accord : la difficulté de définir la sociologie » (Boudon 1974:74). Cette difficulté est tributaire de multiples causes, – notamment – le polymorphisme de cette discipline, la diversité des approches, les types d'observations et de procédures de démonstration ou de vérification, la très grande diversité de formes que revêtent les produits de la recherche sociologique (Derivry 1974:76).

Cette difficulté de définir le terme « sociologie » entraîne inéluctablement celle d'exposer les méthodes qui lui sont propres. Dans ce sens, les manuels universitaires envisagent de nombreux découpages correspondant en fait aux principaux types de recherche, même si, il faut le reconnaître, ces découpages ne sont pas à l'abri des critiques. Quoiqu'il en soit, les méthodes utilisées dans ces recherches connaissent des évolutions inégales. D. Derivry, qui distingue les méthodes des techniques, les considère comme les « modalités d'action » par lesquelles le sociologue tente de résoudre les problèmes qu'il s'est posés. Quant à E. de Morin, la méthode, au sens cartésien, permet de bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences. Il distingue la méthode des méthodologies.

Si ces dernières sont des guides a priori qui programment les recherches, la méthode qui se dégage dans son cheminement est essentiellement une aide à la stratégie. Le but de la méthode, précise-t-il, est d'aider à penser par soi-même pour répondre au défi de la complexité des problèmes.

C'est pourquoi dans *La Méthode 1. La Nature de la Nature* qui traite de la connaissance physique, il aborde la physique de la connaissance ; dans *La Méthode 2. La Vie de la Vie*, il se penche sur *la biologie de la connaissance* et dans *La Méthode 3*, consacrée à *la connaissance de la connaissance*, c'est-à-dire le nucléus de l'entreprise réflexive, il considère que l'opérateur de la connaissance doit devenir en même temps l'objet de la connaissance (Morin 2000:27).

En ce qui nous concerne, le schéma audiosociologique est le lieu de synthèse de toutes les connaissances qui ont l'écoute en société comme objet de préoccupation. Suivre le cheminement de l'écoute à travers le schéma audiosociologique (une stratégie) requiert une aide (méthode) qui résiste à toute épreuve. Chaque composante du schéma rétroagit sur la composante de l'amont et agit sur celle de l'aval, chacune devenant « source, moteur et fin de l'autre », selon les expressions empruntées à E. Morin (Morin 2000:28). Nous parlons de moteur double remorqueur-propulseur. Ainsi par exemple, la communication rétroagit sur la connaissance et agit sur l'écoute, cette dernière rétroagit sur la communication et agit sur la connaissance. Ainsi donc, pour reprendre le modèle de cet auteur, la méthode s'auto-produit.

Connaissance

Cette notion (connaissance) dont d'aucuns (ab)usent quotidiennement nous semble *une et évidente*, note E. Morin. Mais dès qu'on l'interroge, elle éclate, se diversifie, se multiplie en notions innombrables (Morin 2000:28). Nous avons dénombré à sa suite environ 70 notions de connaissance. Ainsi, poursuit-il, dès le premier regard superficiel, la notion de connaissance vole en éclats, et si l'on essaye de la considérer en profondeur, elle devient de plus en plus énigmatique.

Nous pouvons dès lors caractériser la connaissance selon sa diversité et sa multiplicité qui interdisent de la réduire en une seule notion comme information, perception, etc. Il convient plutôt de concevoir en elle plusieurs niveaux ou modes auxquels correspond chacun de ces termes.

Nous observons, à la suite du même auteur, que toute connaissance comporte nécessairement une compétence, une activité cognitive et un savoir. En définitive, la connaissance est multidimensionnelle, résultant de la conjonction de processus énergétiques, électriques, chimiques, physiologiques, cérébraux, existentiels, psychologiques, culturels, linguistiques, logiques, idéels, individuels, collectifs, personnels, transpersonnels et interpersonnels qui s'engrènent les uns dans les autres (Morin 2000:12).

Le schéma audiosociologique constitue un cadre idéal de mouvance de cette multidimensionalité de la connaissance et spécialement de la connaissance de l'écoute. Cette connaissance n'est pas insulaire mais péninsulaire, reliée au continent dont elle fait partie. Elle est reliée directement au schéma audiosociologique et indirectement au schéma sociologique par le palier de la verbalisation. Les éléments du schéma audiosociologique sont appréhendés grâce à des liens très complexes, une sorte de dynamique de « récursivité rotative » (Morin 2000:24), par petits pas, les uns au regard des autres. Nous pouvons alors conclure, comme E. Morin, que la mission de la connaissance est de résoudre les énigmes et de révéler les mystères.

Dans notre cas, l'énigme, c'est l'écoute en société, l'audiosphère, la place qu'occupe l'écoute dans l'audiogenèse, dans la formation de la connaissance. Le mystère serait ce savoir réservé à des initiés, il ne s'agit pas d'un savoir spontané, mais, comme le diraient Bourdieu, Chamboredon et Passeron, un objet construit, conquis et constaté.

Résoudre cette énigme qu'est la connaissance de l'écoute modélisée, c'est pour nous, individuellement, contribuer à l'enrichissement non pas de ce que E. Morin qualifie « d'aventure occidentale de la connaissance » (Morin 2000:24), mais de la connaissance tout court, même si cette contribution ne venait pas de l'Occident européen.

Ce serait finalement, en notre qualité (d'héritier de la sociologie du fait de la colonisation et de l'implantation des universités dans un monde africain qui n'a pas inventé la sociologie en tant que science constituée), ce serait, disons-nous, contribuer à l'universalisation de la connaissance, même si cette dernière a des limites et demeure perfectible, parce que critiquable.

Critique

La connaissance humaine est culturelle, spirituelle, cérébrale et computante ; elle suppose à la fois inhérence, séparation et communication, mais aussi ouverture et fermeture, autrement dit, la connaissance humaine est naturellement et essentiellement contingente, et donc limitée (Morin 2000:203-222).

E. Morin est de ceux qui ont découvert les limites de la connaissance, il en est conscient et conséquent, car aux problèmes des limites, il adjoint ceux des incertitudes (Morin 2000:222-224) auxquelles il faut ajouter : les problèmes de self-deception, auto-tromperie ou mensonge à soi-même, de possession de nos esprits non seulement par des génies ou des dieux, mais aussi par des doctrines ou idéologies, et de carences et dérives de tous ordres (Morin 2000:225-227).

Malgré tous ces obstacles à la constitution d'une connaissance définitive, l'être humain dispose des aptitudes à la critique. Il suffit pour illustration de prendre en compte les travaux, notamment de E. Durkheim (1901), P. Duhem (1914), M. Maget (1953), M. Polanyi (1958), T. S. Kuhn (1959), B. Barber (1961), G. Bachelard (1965), P. Bourdieu, J-C. Chamboredon et J.C. Passeron, qui démontrent que les œuvres sociologiques ne revêtent le caractère de scientifcité qu'au regard, d'une part, de la force de résistance de la communauté des savants aux demandes les plus extrinsèques et, d'autre part, du degré de conformité aux normes scientifiques qu'édicte l'organisation propre de la communauté. Cela implique l'intégration du sociologue à la cité savante (Bourdieu 1968:102-106). Etant donné que les erreurs épistémologiques portent la marque des institutions et des rapports sociaux, il faut, soutiennent-ils, procéder par la réforme de l'entendement sociologique et par les contrôles

croisés et la transitivité de la censure (Bourdieu 1968:316-325). L'auto-socio-analyse génératrice de l'autosatisfaction dans et par la socio-analyse des autres ne permet guère aux isolats d'accéder à la scientificité recommandable.

L'écoute, qui est une activité « instrumentale », « stratégique » et « communicationnelle » (Ferry 1987:337), est aussi critique dans la mesure où elle est essentiellement une activité de l'esprit. C'est sur la base de l'architectonique kantienne que Habermas construit sa théorie de la modernité de trois critiques, et que nous reprenons à notre compte selon le schéma ci-dessous.

Tableau 1: Synthèse de la théorie de la modernité de J. Habermas

Nature	Fondement	Objectif
Critique de la raison pure	Rationalité scientifique	La vérité
Critique de la raison pratique	Rationalité éthique	La justesse
Critique de la faculté de juger	Validité intersubjective	L'authenticité

Sources : J. M. Ferry, *op. cit.*, pp. 345-346 (arrangé par nous).

Dans la communication verbale, l'auditeur recherche la vérité, la justesse et l'authenticité qu'il atteint par la critique de la raison pure, de la raison pratique et de la faculté de juger. La communication émise, écoutée et devenue objet de connaissance constitue une nouvelle source d'information par les mécanismes de la circularité du schéma.

Sens des flux et influx et ouverture vers d'autres systèmes

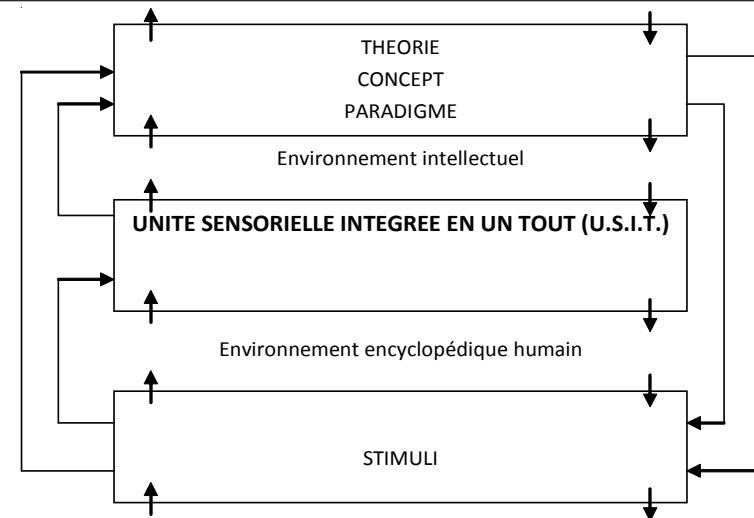
L'écoute, rappelons-le, est un moteur remorqueur-propulseur central dans le schéma audiosociologique dont la dynamique ne répond pas à la logique linéaire évolutionniste. Elle commande tout le système, mais elle est à son tour commandée par des apports horizontaux de gauche à droite et de droite à gauche, et par des apports réciproques avec, d'une part, le palier de la communication et, d'autre part, celui de la connaissance, etc., dans le sens des aiguilles d'une montre. Le rajeunissement des éléments du schéma est assuré par des apports extérieurs, condition sine qua non de sa validité et de sa longévité.

Les flèches aux gradins de langage et des critiques, termes extérieurs du schéma, indiquent le circuit double entrée – sortie. Il y a rétroaction dans le schéma audiosociologique, car il s'agit de « processus en circuits où les effets rétroagissent sur leurs causes » (Morin 2000:100).

Nous avons montré comment par exemple l'écoute (effet) rétroagit sur la communication (cause), et cette dernière (effet) rétroagit sur la connaissance (cause).

Cependant, il y a mieux, l'idée de boucle récursive définie comme étant « un processus où les effets ou produits sont en même temps causateurs et producteurs dans le processus lui-même, et où les états finaux sont nécessaires à la génération des états initiaux » (Morin 2000:101). On voit donc ici comment notre schéma fournit un bel exemple d'inter-réactions. Il ne doit donc pas être appréhendé dans une perspective linéaire évolutionniste, mais bien comme une boucle. Après le survol des aspects structurels, examinons à présent les caractéristiques existentielles et expérientielles du schéma.

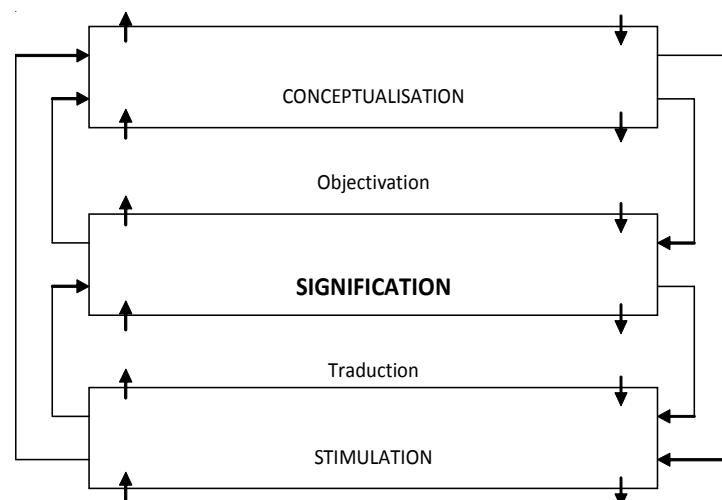
Schéma 4 : Le schéma audiosociologique – volet expérientiel



Préalablement à tout échange et tout partage, il y a une perception et sélection ou bien production de stimuli, ces différentes actions étant influencées par des facteurs physiques, psychologiques et sociaux (Willet 1996:270), eux-mêmes déterminants dans le rapport entre **L** et **A**. Dans le vécu quotidien, l'étude du schéma audiosociologique prend en compte successivement les stimuli, le contexte encyclopédique humain, l'USIT, l'environnement intellectuel ainsi que les théories, concepts et paradigmes nouveaux. La capacité d'écoute n'est pas un don naturel, mais un produit de l'histoire et de l'éducation, c'est-à-dire une conjugaison complexe d'expériences qui façonnent l'USIT individuelle ou collective.

A ce titre, il existe, d'une part, l'USIT pure et, d'autre part, l'USIT barbare, comme le « goût pur et le goût barbare » épinglez par P. Bourdieu (Bourdieu 1979:31-33). L'USIT pure ne retient que les stimuli débarrassés de « tout langage de compromis avec les censures intérieures et extérieures qui exercent un effet d'imposition, imposition d'impensée qui décourage la pensée » (idem). La centralité de l'USIT dans le cadre existentiel sera justificative des théories, concepts et paradigmes ou nouveaux stimuli, conformément à la circularité du schéma.

Schéma 5 : Le schéma audiosociologique – volet fonctionnel



Les éléments constitutifs du schéma audiosociologique ne sont pas que structurels et existentiels, ils sont aussi opérationnels ou fonctionnels. Nous avons soutenu que l'intérêt de l'étude de l'écoute modélisée ou étude de l'écoute par schématisation réside dans, outre la formalisation des connaissances théoriques, l'élaboration de cadre logique de résolution de problèmes dans une société en crise.

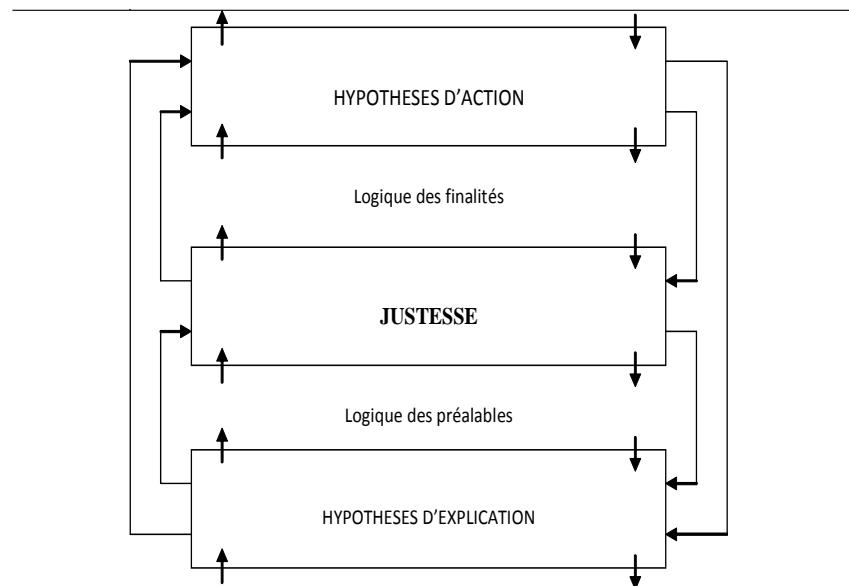
C'est ici que s'inscrit le caractère pratique du schéma audiosociologique. Chaque élément de ce volet se caractérise par un verbe d'action : stimuler, traduire, signifier, objectiver, conceptualiser. Nous en avons fait la preuve en parlant du terme *changement*.

La machine opératoire de l'écoute est mise en marche par stimulation dont le couronnement, sans être la fin, est la conceptualisation. Entre la mise en marche, ou stimulation, et la signification, la traduction sert de passerelle, et entre la signification et la conceptualisation, c'est l'objectivation qui sert de passage. Le schéma audiosociologique fonctionne selon les principes de l'entropie qui « devient la mesure de notre ignorance » (Morin 2000:352).

Quoiqu'il en soit, ainsi que le concluerait E. Morin, le progrès de la connaissance du schéma audiosociologique ne peut être que le progrès dialectique du certain, de l'incertain et de l'inconnu, que le progrès de la connaissance du schéma est en même temps progrès de son ignorance (Morin 2000:354). La complexité du schéma permet d'induire à la fois l'ordre, le désordre et l'organisation, c'est-à-dire redondance, bruit et information, dont l'écoute est le pendant.

L'étude du schéma audiosociologique est complétée par un éclairage que nous ont donné deux autres éléments importants quant à la trajectoire que suivent la communication et son aire de diffusion, à savoir l'audiogenèse et l'audiosphère.

Schéma 6 : Le schéma audiosociologique – volet « justificationnel »
Hypothèse d'explication



Une hypothèse d'explication est formée de contexte, d'état des lieux et de justification à ce que le locuteur veut entreprendre. Elle permet de répondre à la question « Pourquoi veut-on entreprendre telle activité ? ». Nous nous servirons de deux exemples pour illustrer cette idée.

1. S'agissant de la Stratégie Nationale de Protection Sociale des Groupes Vulnérables en République Démocratique du Congo, le législateur est parti du constat selon lequel « La RDC occupe la 167^e place sur 175

pays en matière de développement humain et son indice de développement est passé de 0,4 en 2002 à 0,3. (PNUD, Rapport mondial 2003) ». La situation catastrophique congolaise est résumée dans douze défis majeurs à relever.⁶

2. Lors du discours d'ouverture de la Conférence de Bandung sur l'île de Java en Indonésie, du 18 au 24 avril 1955, Le président indonésien Sukarno déclare : « C'est un nouveau départ dans l'histoire du monde que les dirigeants des peuples africains et asiatiques puissent se rencontrer dans leurs propres pays afin de discuter et de délibérer sur des sujets d'intérêt commun. »⁷ Aussi fut donné le ton pour que sonnât le glas en ce qui concerne le colonialisme.

Logique des préalables

Il s'agit d'une logique basée sur les engrammes, voire les survivances, et qui conditionne la réalisation d'une action projetée. Cette logique correspond aux prérequis examinés au premier volet du schéma audiosociologique. Tel est le principe de cette Conférence de Bandung ayant réuni vingt-trois pays d'Afrique et six pays d'Asie, et qui a été à l'origine de la création du mouvement des pays non-alignés, principe adopté lors de deux réunions préalables, à Colombo, en avril 1954, puis à Bogor (Java), à la fin de 1954, entre les Premiers ministres de Birmanie, de Ceylan (Sri Lanka), d'Inde, d'Indonésie et du Pakistan.⁸ Ces deux réunions constituent des préalables qui ont fondé et justifié la Conférence de Bandung.

Justesse

Comme beaucoup d'autres termes empruntés et d'usage dans ce travail, le terme justesse est aussi polysémique et revêt plusieurs significations. La justesse peut s'accorder à la *conformité* à ce qui est vrai, à l'*adaptation* à ce qui est pertinent, à l'*aptitude* de quelqu'un ou de quelque chose à fournir un travail que l'on attend de lui, à la *faculté* d'une personne à apprécier ou à exécuter une chose, ou encore à fournir la valeur vraie de la grandeur particulière mesurée.

Dans la dynamique de l'audiosociologie, nous disons quant à nous que la justesse se rapporte à la qualité de la traduction par un auditeur des stimuli reçus à l'occasion de ses rapports dialogiques avec un ou plusieurs locuteurs. Cette justesse dépend de l'intensité de l'effort qu'il fournit pour rendre pertinent le message reçu.

Logique des finalités

La fin justifie les moyens, dit-on. La logique des finalités est celle qui prédétermine les interlocuteurs à adopter une attitude et une ligne de conduite particulière, et répond à la question « Que veut-on obtenir en définitive ? ». A titre illustratif, à la conférence de Bandung, les nations participantes, souvent issues de la décolonisation, affirment leur volonté de disposer d'une voix indépendante dans les affaires internationales, qui ne soit alignée ni sur les positions américaines, ni sur celles de l'URSS.⁹ Leurs prises de positions sont guidées par cet objectif.

Hypothèse d'action

Nous entendons par « hypothèse d'action » l'ensemble des conditions matérielles, politiques, et autres que doit réunir une stratégie arrêtée pour la réalisation d'un projet. Ainsi, en ce qui concerne la réalisation de l'objectif global et des objectifs spécifiques de la Stratégie Nationale de Protection Sociale des Groupes Vulnérables dont nous étions le Consultant National, le législateur avait retenu les sept hypothèses d'action suivantes :

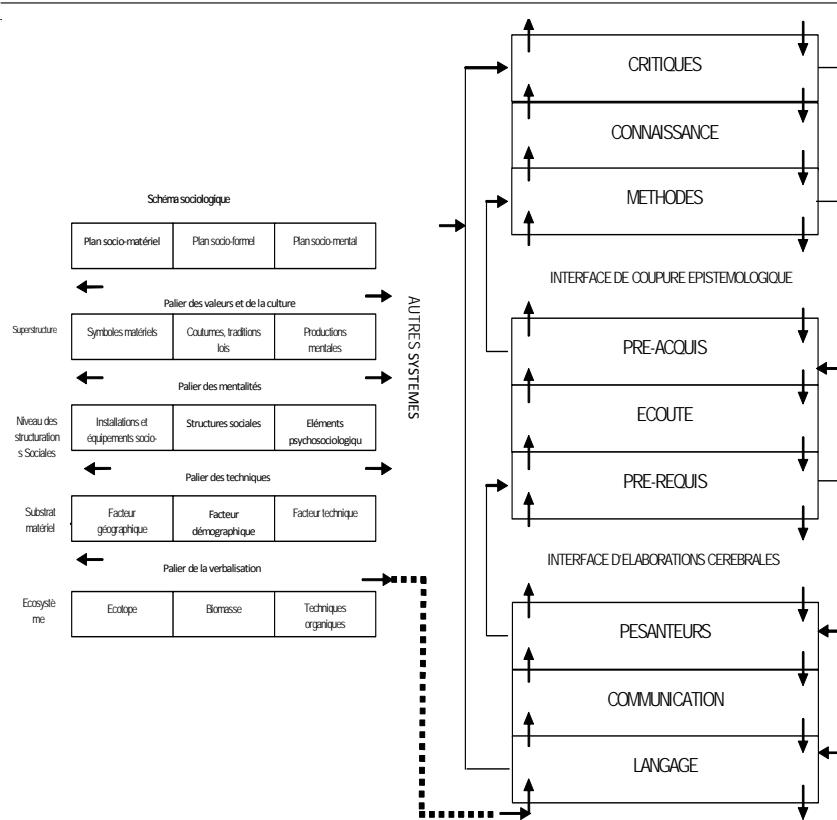
1. disponibilité des ressources chez les acteurs (ressources humaines, financières et matérielles) ;
2. implication effective des partenaires ;
3. participation des communautés de base ;
4. bonne collaboration des acteurs impliqués dans la Protection Sociale des Groupes Vulnérables ;
5. motivation des agents du ministère des Affaires Sociales et des autres ministères du secteur social ;
6. retour à la croissance économique et une meilleure répartition des fruits de la croissance ;
7. engagement du ministère des Affaires sociales à mettre en œuvre dans la durée de la stratégie adoptée avec l'appui du gouvernement.¹⁰

Il s'agit donc d'un ensemble de conditions idéales requises devant accompagner la réalisation optimale de cette stratégie. Sans la conjugaison de ces hypothèses, le projet demeure hypothétique. Deux ans après la campagne de vulgarisation de cette stratégie à travers tous les chefs-lieux de provinces, nous notons que rien n'est fait dans le sens des attentes du législateur afin que les vulnérables soient effectivement protégés, car les hypothèses énoncées n'ont pas été réunies.

Une seule certitude demeure : l'existence des groupes vulnérables devant bénéficier de la protection sociale. Des incertitudes demeurent : tous les moyens mis en œuvre se sont avérés inopérants.

Chaque volet du schéma audiosociologique est une piste de réponses aux incertitudes relatives respectivement au langage, aux techniques, aux mentalités, aux valeurs ainsi qu'aux cultures. Aussi, pour démontrer le caractère péninsulaire du schéma audiosociologique, nous en branchons chaque volet au palier correspondant du schéma sociologique.

Schéma 3 : Premier niveau d'intégration



Le schéma audiosociologique est branché au schéma sociologique d'abord par le palier de la verbalisation, mieux, du langage. Ce dernier est considéré comme « la fonction complexe qui permet d'exprimer et de percevoir des états affectifs, des concepts, des idées, au moyen de signes acoustiques, graphiques ou gestuels » (Rondal *et al.* 1986:27-28).

Que ce langage soit verbal ou non verbal, assorti de l'éthique, c'est ce qui différencie l'homme de toutes les autres espèces - animales, végétales et minérales - qui fonde son intégration, et fait de lui un être grégaire. Le langage se matérialise par des *actes de parole* dont Searle distingue : les assertifs (par

exemple : les affirmations), par lesquels le locuteur garantit la vérité de l'hypothèse exprimée ; les directifs (par exemple les ordres), qui visent à obtenir que l'auditeur fasse quelque chose ; les commissifs (par exemple les promesses), qui engagent le locuteur à agir d'une certaine façon ; les expressifs (par exemple les félicitations) qui véhiculent l'attitude émotionnelle du locuteur par rapport à l'hypothèse exprimée et les déclarations (par exemple déclarer la séance ouverte) qui rendent effectif l'état de choses décrites par l'hypothèse exprimée (Sperber et Wilson 1986:365). Les communications politiques se rangent, selon le cas, dans l'un au l'autre acte de parole.

Qu'elle s'exprime dans un langage parlé ou de langage de signes, la communication politique vise un but déterminé. L'opérateur politique cherche à agir sur l'environnement humain, à transformer le contexte encyclopédique de ses auditeurs. En d'autres termes, la communication politique remplit des fonctions implicites ou explicites.

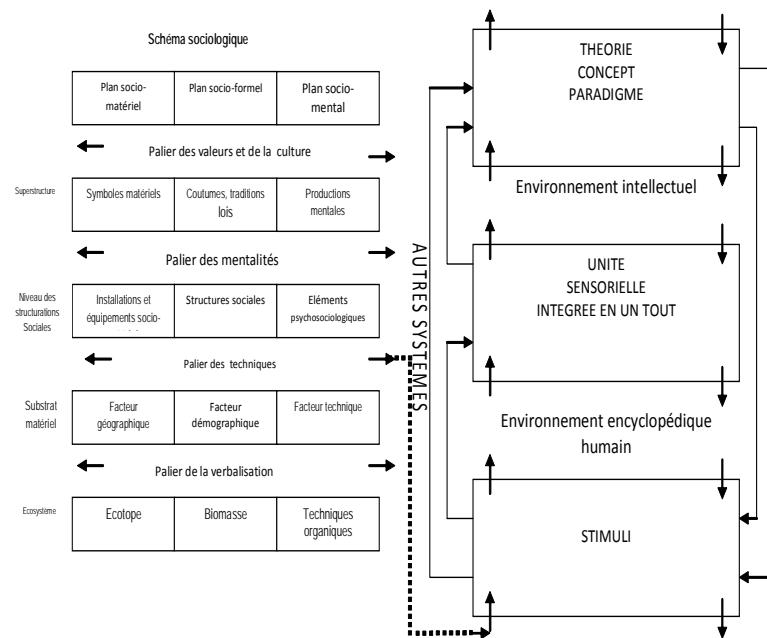
Halliday propose, s'agissant de langage oral, sept fonctions de base, susceptibles de s'appliquer également au langage des signes gestuels.

Ces fonctions sont :

1. Instrumentale : L'opérateur politique vise à la satisfaction des besoins matériels et des services requis par lui auprès de ses auditeurs.
2. Régulatoire : L'opérateur politique vise au contrôle du comportement des auditeurs. On pourrait ranger les requêtes dans cette fonction.
3. Interactive : Ici la communication politique reprend les salutations et les autres instances sociales et socio-centriques du langage ; c'est la fonction « *toi et moi* » du langage.
4. Personnelle : Ici le langage vise l'expression de soi, des opinions et sentiments. C'est la fonction « *c'est moi* » du langage.
5. Heuristique : Le langage reprend les activités verbales de questionnement et autres visant à la connaissance de l'univers. C'est la fonction « *dis-moi* » ou « *dis-moi pourquoi* » du langage.
6. Imaginative ou créative : Il vise à la création de son monde propre par le sujet et au dépassement imaginaire et créatif de la réalité ; c'est la fonction « *si on disait que...* » du langage.
7. Informatrice : Concerne l'échange d'information, sur base langagière du locuteur à l'interlocuteur ; c'est la fonction « *j'ai ceci à te dire* » du langage. Cette classification de Halliday est sujette à polémique qui ne va pas nous détourner de notre cheminement vers la critique du schéma audiosociologique. Nous y avons recours pour des raisons didactiques, inscrivant la communication politique comme essentiellement instrumentale et informative et, éventuellement, régulatoire ou autre.

Le schéma audiosociologique est ensuite branché au schéma sociologique par le palier des techniques. Ici les techniques constituent l'ensemble de tout ce dont l'homme se sert pour tirer de son milieu ce dont il a besoin.

Schéma 4 : Deuxième niveau d'intégration



En ce qui concerne la communication politique à la base de formation de l'opinion publique, les techniques utilisées sont notamment : pour les prétendants au pouvoir, le marketing politique, les sondages d'opinions, la télévision et la publicité se réclament d'une démarche scientifique dans l'élaboration des stratégies d'influence. Les opérateurs politiques y recourent pour susciter le soutien concentré ou diffus de groupes sociaux ciblés (Gerstle 2004:52).

Mais pour les dirigeants déjà au pouvoir, les différents mécanismes qui peuvent altérer les préférences politiques sont, à notre entendement : la persuasion directe, le cadrage et l'amorçage. Explicitons chacun de ces mécanismes.

La persuasion directe désigne le changement d'attitude induit par le message seul. Elle se produit quand un communicateur, précisons ici politique, modifie dans un sens positif ou négatif, chez son interlocuteur, entendez le colonisé

ou le gouverné, le contenu d'une croyance à propos d'un objet d'attitude ; celle-ci est fonction d'une croyance favorable ou défavorable à propos d'une personne, d'un enjeu ou, d'une manière générale, de l'objet d'attitude.

Cette persuasion est directe lorsque le message contrôlé par l'acteur modifie l'attitude d'un individu à l'égard d'une réforme, d'une image politique ou de tout autre objet publicisé, politisé et polarisé (Gerstle 2004:98).

J. Gerstlé attire néanmoins l'attention sur le risque qu'il y a à vouloir limiter la portée de la persuasion comme le faisait jadis Lazarsfeld, ce qui ne signifie pas que le modèle de persuasion directe soit devenu impensable, ainsi que le pense Zaller (1996). Le moment est plus tôt venu d'admettre un élargissement des effets à plusieurs niveaux : du comportemental à l'attitudinal en passant par le cognitif ; du court terme au long terme ; du non cumulatif au cumulatif, entre autres (Gerstle 2004:99).

Avec le mécanisme de cadrage, on passe de la définition d'un problème, d'une situation ou d'un enjeu politique produite par la présentation sélective, par discrimination de certaines considération (âge, sexe, proximité...), qui induit ou oriente vers une interprétation particulière de l'objet.

Dans le mécanisme de cadrage, l'élément central du dispositif argumentatif est investi par la source du discours d'une charge persuasive bien différente selon qu'on adhère à l'une ou l'autre formule possible en présence.

C'est ainsi que Tversky, prix Nobel d'économie en 2002, et Kahneman (2000) voient dans le mécanisme de cadrage « la conception que le décideur se fait des actes, résultats et aléas associés à un choix particulier. Dans ces conditions, lorsqu'on présente une alternative au choix des individus, disent-ils, les résultats ne peuvent dépendre que du cadrage de l'alternative (Gerstle 2004:101).

Cette conception de cadrage rencontre en sociologie les préoccupations exprimées par quelques auteurs, notamment :

- Erving Goffman (*Frame Analysis* 1974) : « toute définition de la situation est construite selon des principes d'organisation qui structure les événements..., opère une stratification de la réalité ».
- Gamson et Modigliani (1989) voient dans le cadre « l'idée organisatrice centrale pour donner un sens à des événements, et suggérer la nature de l'enjeu » (1991) : Il existe deux compréhensions du phénomène de cadrage : « Le cadrage par configuration » de l'objet qui consiste à le définir et en construire la contextualisation ; « Le cadrage d'imputation », d'attribution causale, de mise en cause de la responsabilité face à un fait ».
- Entman (1993) : cadrer, c'est sélectionner certains aspects d'une réalité perçue et les rendre plus saillants dans un message pour promouvoir une définition particulière d'un problème, une interprétation causale, une

évaluation morale et/ou une recommandation concernant le traitement de l'objet en question.

- Modigliani (1996) : « c'est le principe d'organisation qui tient ensemble et donne leur cohérence et leur signification à un ensemble de symboles.»
- T. Nelson *et al.* (1999) : il faut distinguer deux mécanismes de persuasion par cadrage : le changement de contenu de la croyance ; le changement d'importance accordée à la croyance.

Si, dans la persuasion directe, il s'agit d'ajouter de l'information (bonne ou mauvaise) au stock de considérations déjà disponibles, le cadrage peut produire un effet par activation de considérations déjà présentes dans la mémoire du récepteur. Dans ces conditions, ce n'est pas la croyance qui change, mais l'importance qui lui est accordée.

Nous retenons donc que dans la persuasion traditionnelle, ce sont les croyances ou cognitions individuelles qui se modifient, alors que dans la persuasion par cadrage, c'est le poids attaché à la considération concernée qui change. Par ailleurs, les cadres indiquent au public comment évaluer des considérations en concurrence qui font partie de la délibération politique quotidienne.

Et enfin, l'effet de cadrage consiste à fixer l'attention sur un ou plusieurs aspects d'un problème et alors à induire une réaction, à prendre la forme d'une hiérarchisation d'objectifs, d'une catégorisation, d'un enjeu par affectation à une classe de problème (économique, sociale, politique, culturelle, etc...).

- Scheufele (1999). Ce dernier nous donne encore plus d'éclairage à la compréhension de cadrage en rapport avec les médias et des audiences selon que l'on attribue à ces derniers le statut de variable dépendante ou indépendante. La précision qui s'impose ici est dans l'étude de la communication politique, les cadres sont majoritairement indépendants pour expliquer les effets sur l'attention et les perceptions publiques.

Lorsque le cadre est une variable explicative, on pourrait se demander comment tel type de cadre médiatique influence la perception publique de tel enjeu, comment les cadres individuels influencent la perception individuelle de telle question sociale. Par exemple, comment le discours du Gouverneur Général ou Le manifeste de conscience africaine ont influencé la perception individuelle ou collective au Congo ou en Belgique ?

Lorsque le cadre est une variable à expliquer, il s'agit de connaître les facteurs qui influencent les représentations des journalistes ou d'autres groupes sociaux ou bien comment fonctionnent les processus de cadrage chez les journalistes. Citons à titre d'annonce deux autres mécanismes de contrôle à savoir : l'amorçage et le spin control.

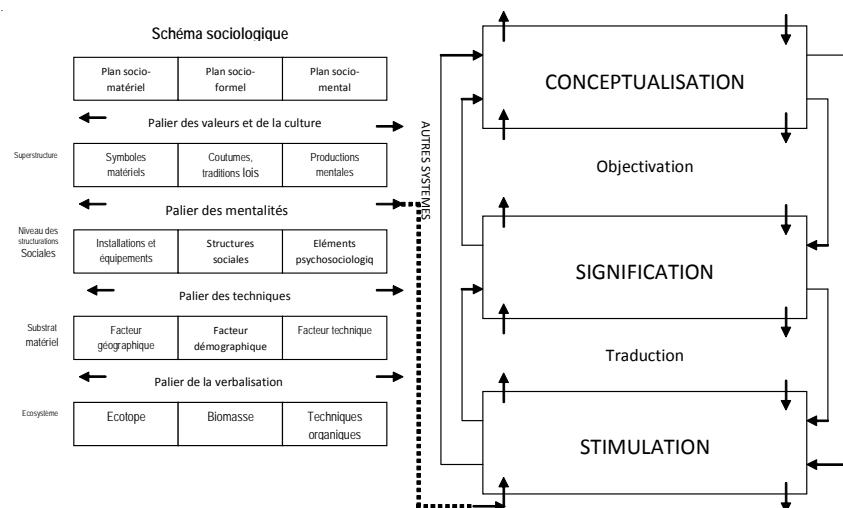
Mécanismes d'amorçage

L'amorçage (*priming*) consiste en une modification momentanée des critères de jugement sous l'effet d'une information temporairement plus accessible (Gerstle 2004:105).

Le spin control

Outre tout l'arsenal des moyens d'influence jadis aux mains des gouvernants, on parle aujourd'hui de « *Spin Control* » fondé sur l'agencement de l'information aux fins de susciter l'adhésion des gouvernants, l'essentiel étant de garder le contrôle des flux d'information.

Schéma 5 : Troisième niveau d'intégration



En troisième lieu, le schéma audiosociologique est branché au schéma sociologique par le palier des mentalités. Ici nous empruntons au modèle dégagé par Nancy L. Harper et repris par Gilles Willet (Willet 1996:67).

L'un des postulats de base de ce modèle est que c'est à travers notre capacité de communiquer au moyen d'un langage (c'est-à-dire d'attribuer un sens à des signes verbaux ou non verbaux) que se crée et s'organise notre réalité individuelle et collective.

Ce modèle de N. L. Harper, qui date de 1979, présente cinq composantes correspondant aux cinq fonctions de base définies dès le Vème siècle avant Jésus-Christ par les philosophes grecs (Aristote principalement), puis confirmé à l'époque classique par les orateurs latins (Cicéron, Quintilien). Ce modèle rappelle les techniques de la rhétorique oratoire rattachées à l'effet de

persuasion. Les cinq étapes de la rhétorique d'Aristote nécessaires au déroulement du processus oratoire sont :

L'inventio (conceptualisation)

Rassembler et organiser les éléments d'information susceptibles d'aider à défendre une cause, à réunir des témoignages et des exemples et à élaborer des raisonnements justificatifs pour constituer l'argumentation.

La dispositio (organisation)

Structurer efficacement l'argumentation de façon à la rendre à la fois logique et crédible et intéressante à suivre. C'est la juste articulation des différentes parties du discours.

L'élocutio (symbolisation)

Elle permet de définir le style de langage ou de discours employé, de prévoir des effets oratoires.

L'actio (opérationnalisation)

Elle correspond à la performance elle-même, moment où l'orateur prononce son discours.

La memoria (catégorisation)

Initialement subordonnée à l'inventio, la memoria se rapporte aux modes d'enregistrement des événements, au vécu, aux savoirs ainsi qu'à son organisation (classification).

Pour mieux nous pénétrer cet ensemble de prescriptions, qui sont des règles pratiques répondant à la préoccupation pragmatique de formation des orateurs (art oratoire ou rhétorique) et au fondement d'une étude théorique de la communication humaine, nous pensons qu'il faut reprendre une illustration de l'auteur lui-même.¹¹

Ce modèle d'application encore aujourd'hui dans la filière d'enseignement des juristes, et surtout dans le monde du barreau, peut bien s'adapter dans toute communication verbale dont la recherche de la cohérence, de la pertinence, de la recherche du sens est de mise.

Il apparaît à l'évidence que le palier des valeurs et de la culture (quatrième palier du schéma sociologique) ne trouve pas de répondant dans le schéma audiosociologique, ce qui n'est pas sans poser quelques problèmes. D'une part, le schéma audiosociologique est-il vraiment conçu sur le modèle du schéma sociologique ?

Dans l'affirmative, prend-il en compte toute la problématique de la schématisation et de la systématisation des réalités sociales, telle l'ambition du schéma sociologique, y compris les problèmes des valeurs et culture ?

En effet, c'est à ce palier que l'on doit logiquement situer le *paternalisme* comme valeur retenue dans la politique coloniale Belge, qui consistait à faire

des belges d'infatigables pourvoyeurs et des Congolais d'éternels enfants, qui étaient ainsi conditionnés à avoir toujours besoins de leurs « protecteurs » en dehors de qui il n'y aurait pas de salut !

Il sied de rappeler également que le schéma sociologique est bâti à chaque niveau sur le principe d'équilibre entre les plans (socio-matériel, socio-formel et socio-mental).

Ce qui signifie que lorsqu'au niveau de la superstructure par exemple les symboles matériels, les coutumes, les traditions et les lois ainsi que les productions mentales se développent uniformément, c'est-à-dire à un rythme égalitaire, la société vit dans un équilibre, quoique relatif.

Mais si d'aventure l'un des éléments, notamment l'opinion publique (une production mentale), connaît une évolution plus rapide par rapport au reste des éléments du même niveau, il se crée un déséquilibre qui peut être plus ou moins durable selon les effets produits.

Durant la colonisation, l'administration avait mis au point des stratégies pour maintenir au sein de la superstructure des équilibres (apparemment) durables. Tous les discours, faits et gestes concourraient à cette fin.

Mais à partir de la Conférence de Bandoeng,¹² les productions mentales au plan socio-mental ayant évolué plus rapidement que les symboles matériels au plan socio-matériel, ainsi que les coutumes, les traditions et les lois au plan socio-formel, le ferment de déséquilibre a été implanté et sans doute durablement. Tout ce qui symbolisait la colonisation devenait un objet destiné à la potence.

Ce qui était vrai de la colonisation a été encore plus vrai, successivement au moment de l'accession du pays à l'indépendance, à l'aube du 24 novembre 1965, au lendemain du discours du 24 avril 1990, et à l'entrée de l'AFDL à Kinshasa le 17 mai 1997. A toutes ces occasions, le peuple devenait réfractaire aux opinions traditionnellement véhiculées par les dirigeants.

En effet, à chacune de ces occasions, les nouveaux stimuli viennent bouleverser toute la quiétude confortablement installée depuis longtemps, donnant lieu à une nouvelle dynamique : la stimulation se traduit par des significations d'un genre nouveau qui, naturellement, induit une conceptualisation jusque-là inédite.

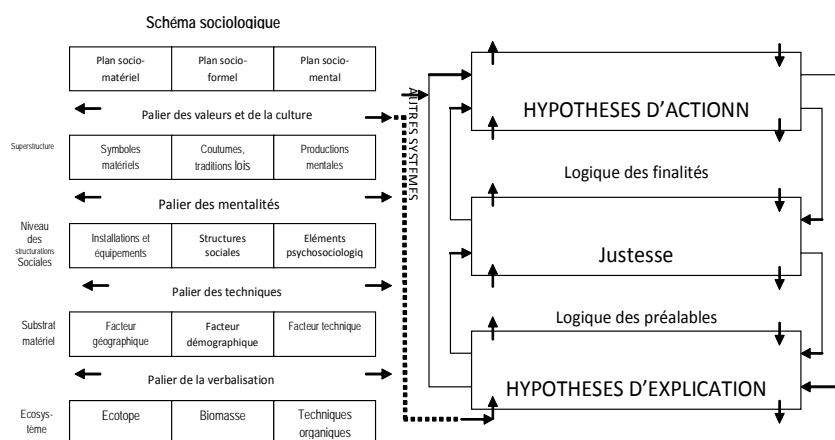
Ecoute des cultures et valeurs

Enfin, le schéma audiosociologique est branché au schéma sociologique par le palier des valeurs et cultures.

Les *valeurs* constituent un ensemble hiérarchisé dans un système de valeurs. Elles sont subjectives et varient selon les différentes cultures. Elles sont « matérialisées » par des normes. Les types de valeurs sociologiques incluent les valeurs morales et éthiques, les valeurs idéologiques (politique)

et spirituelles (religion), la doctrine, la valeur écologique ou encore les valeurs esthétiques. Un débat tourne autour du fait que certaines valeurs sont innées. Elles (les valeurs) représentent des principes auxquels doivent se conformer les manières d'être et d'agir, ces principes sont ceux qu'une personne ou une collectivité reconnaissent comme idéales et qui rendent désirables et estimables les êtres ou les conduites auxquelles elles sont attribuées. Elles sont appelées à orienter l'action des individus dans une société, en fixant des buts, des idéaux. Elles constituent une morale qui donne aux individus les moyens de juger leurs actes et de se construire une éthique personnelle. Les valeurs sociales s'étudient en axiologie.

Schéma 6 : Quatrième niveau d'intégration



Le sociologue Shalom Schwartz a réalisé de larges études dans le monde entier, pour définir une théorie sur l'existence de 10 valeurs universelles, communes à toute l'humanité. Ce sont, dans cet ordre de préférence, les valeurs suivantes : la bienveillance, l'universalisme, l'autonomie, la sécurité, la conformité, l'hédonisme, la réussite, la tradition, la stimulation et le pouvoir.

Mettons côte à côte les quatre volets du schéma audiosociologique, nous constatons un parfait équilibre. Chaque volet est comparable à une fusée ayant trois satellites. Les satellites des étages inférieurs, à savoir bloc communication, stimuli, stimulation et hypothèse d'explication, servent à la propulsion de la navette spatiale, tandis que ceux d'étages supérieurs, constitués de méthodes, de connaissance, de critique ; de paradigmes, de concepts, de théories ; de conceptualisation et d'hypothèses d'action, permettent la régulation de la trajectoire, ou guidance.

Dans le même ordre d'idées, si nous ne considérons que le volet caractériel, nous aurions la situation suivante, d'une part : le langage génère la communication, les prérequis donnent lieu à l'écoute et les méthodes débouchent sur la connaissance, d'autre part : les pesanteurs orientent la communication, les pré-acquis règlent la trajectoire de l'écoute, les critiques favorisent le développement de la connaissance par des (re)mises à jour perpétuelles et, du coup, génèrent de nouvelles communications.

Considérons le schéma audiosociologique dans son volet existentiel ou expérientiel : les stimuli servent à modifier l'USIT ; l'USIT permet la naissance des théories, concepts, paradigmes, alors que les théories, les concepts et les paradigmes donnent lieu à de nouveaux stimuli par la circularité du schéma. Les deux interfaces sont assimilables à des couches atmosphériques que traverse la navette spatiale. Il faut une puissance suffisante à la fusée « communication pour franchir la couche interface d'élaborations cérébrales » et atteindre son objectif ou sa destination : « l'unité sensorielle intégrée en un tout » ; il en faut de même pour que l'écoute produise la connaissance en franchissant l'interface de coupures épistémologiques.

Pour que les stimuli atteignent l'USIT, ils doivent avoir suffisamment d'énergie pour traverser la zone de turbulences ou « analyseur » constituée ici d'environnement encyclopédique humain.

De même, les données élaborées ayant atteint l'USIT ne pourront se muer en théories, concepts ou paradigmes qu'après l'épure qu'effectue l'environnement intellectuel.

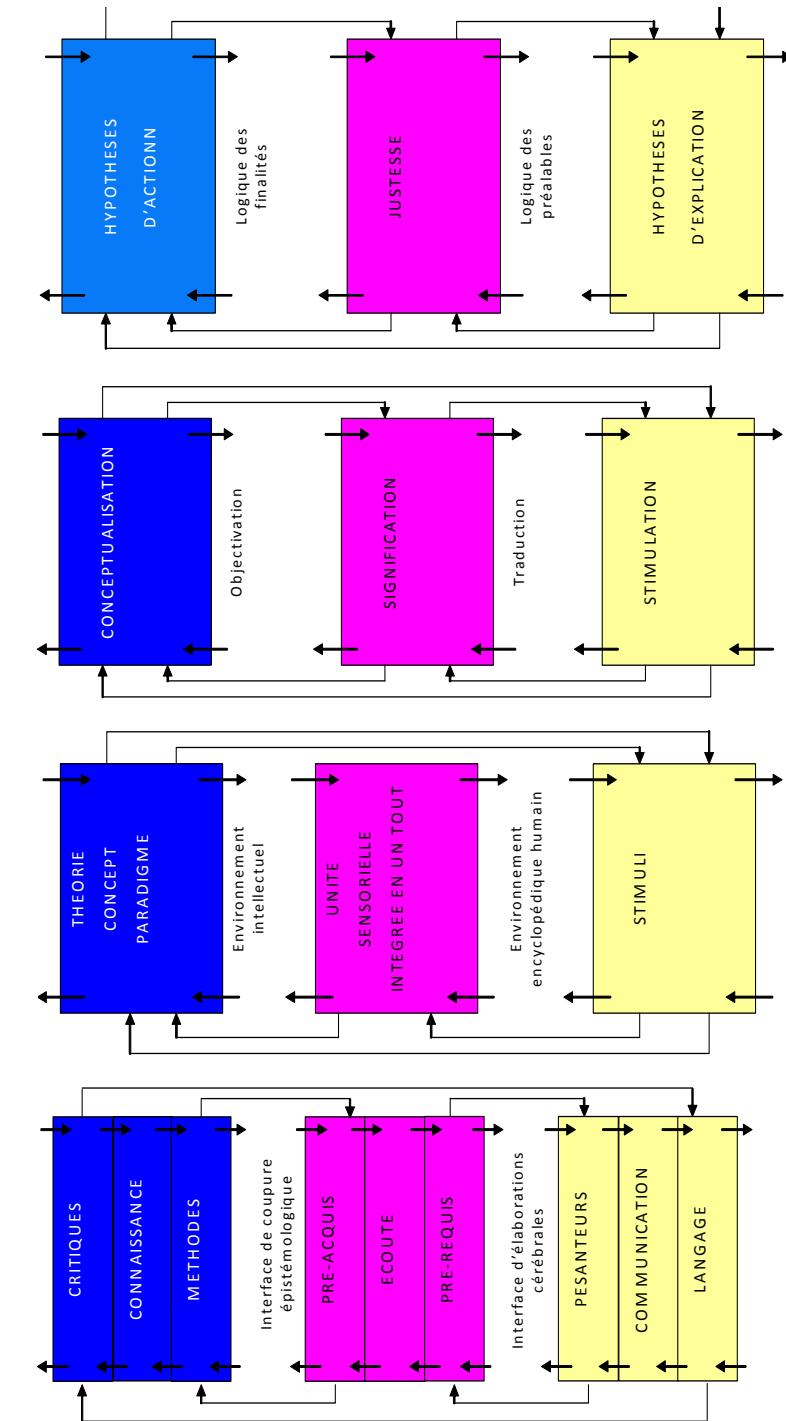
S'agissant du volet fonctionnel, nous notons que la stimulation donne lieu à la signification, et cette dernière permet la conceptualisation. Mais il faut que les stimuli soient *traduits* et que les signifiés *objectivés*. Tout ceci relève d'une organisation interne.

Voyons enfin le volet « justificationnel », les hypothèses d'explication servent à la propulsion, tandis les hypothèses d'action servent de guidance.

Le noyau dur autour duquel gravite cette recherche est constitué de : *écoute, USIT, signification et justesse*. Le schéma audiosociologique est en définitive un système au sens qu'en donne M. Grawitz lorsqu'elle affirme que la structure, la régulation, l'organisation et les systèmes sont des notions essentielles de la récente théorie générale des systèmes (Grawitz 1996:421).

L'écoute, principale préoccupation de cette étude à l'épreuve des incertitudes, réalité à la fois contextuelle, globale, multidimensionnelle et complexe, pour reprendre ici les termes chers à E. Morin (2000:36), procède du langage (verbal ou non verbal) qui implique l'existence de deux pôles : celui de l'émetteur ou locuteur et celui du récepteur ou auditeur, langage tel qu'identifié par J.J. Fromont dans son schéma sociologique.

Vue d'ensemble du schéma audiosociologique



L'écoute considérée ici du point de vue de l'auditeur est prise en charge par une sociologie particulière, à savoir l'audiosociologie, située épistémologiquement entre la sociologie de la communication et la sociologie de la connaissance, étant entendu que l'écoute n'est ni communication ni connaissance. Elle est essentiellement quête du sens, et se situe aux quatre paliers du schéma de Fromont auxquels correspondent quatre volets de notre schéma audiosociologique construits à l'image de navettes spatiales munies chacune de trois satellites.

Les éléments des étages inférieurs de chaque satellite servent à la propulsion. Ainsi, le bloc communication, les stimuli, la stimulation, tout comme les hypothèses d'explication servent à la propulsion de l'écoute. Les éléments des étages supérieurs jouent le rôle de guidance. Ainsi, le bloc connaissance, les théories, les concepts et les paradigmes, la conceptualisation et les hypothèses d'action donnent les orientations de l'écoute. Quant aux éléments situés au centre de chaque satellite de la navette, ils servent à l'équilibrage du système ; c'est ainsi que l'écoute, l'USIT, la signification et la justesse sont des nucléus ou, pour emprunter à I. Lakatos, des noyaux durs de notre recherche.

Les éléments situés entre les satellites sont assimilables aux espaces interstellaires dont la traversée requiert beaucoup d'énergie. Aussi faut-il suffisamment d'énergie à la navette pour traverser successivement la zone d'élaborations cérébrales, de coupures épistémologiques, de l'environnement encyclopédique humain et intellectuel, pour opérer la traduction et réaliser l'objectivation, conformer la démarche aux logiques des préalables et des finalités.

Conclusion

L'audiosociologie et le schéma audiosociologique, outils d'analyse et de systématisation des réalités sociales et appliqués ici au thème central du XIXe Congrès de l'AISLF, à savoir « Penser l'incertain », s'inscrivent parfaitement dans la nouvelle philosophie de l'éducation à l'aube du 3ème millénaire de Boubacar Camara, dans l'accomplissement de la pensée de Michel Granger, dans le dépassement et le prolongement des travaux de Jacques-Jean Fromont, en suivant les recommandations de R. Fossaert, pour entrer de manière responsable au XXIe siècle, et surtout dans les sillages des sept savoirs nécessaires à l'éducation du futur de E. Morin, notamment en ce qui concerne la nécessité de relier ce qui était disjoint.

Quand bien même nous aurions satisfait à la complexité des pensées exprimées par les auteurs cités ici, et tant d'autres non évoqués, pouvons-nous affirmer que notre quête de la certitude est certaine ? Ne sommes-nous

pas toujours dans une certitude incertaine ? Nous postulons qu'en attendant que notre théorie soit falsifiée, l'audiosociologie baigne dans une société où les certitudes cohabitent avec les incertitudes. Il reste à la communauté scientifique de s'approprier cet outil, de l'adopter et d'en faire un usage dont nous ne pouvons à ce jour deviner la portée réelle, étant donné les incertitudes caractéristiques de tout savoir.

Notes

1. C'est nous qui soulignons.
2. Les abîmes du savoir que signale également E. Morin sont une réalité, spécialement en sciences sociales.
3. Puisqu'il y a abîme du savoir social, comment ne pas reconnaître du coup la maigreur de la sociologie considérée comme l'un des piliers de savoir et, en conséquence, s'efforcer d'apporter une pierre si petite soit-elle à élargir son champ d'application.
4. On peut consulter utilement : Dretske, F. (1981) *Knowledge and the Flow of information*, Black-well, Oxford.
5. *Audio-génèse* et *Audio-sphère* sont deux néologismes forgés par dans notre dissertation pour l'obtention du Diplôme d'Etudes Supérieures en Sociologie.
6. RDC-MAS, *Stratégie Nationale de Protection sociale des Groupes Vulnérables en RDC*, Financement PMURR-Protection Sociale, Kinshasa, Mars 2008, pp. 2-3.
7. Microsoft ® Encarta ® 2007. © 1993-2006 Microsoft Corporation.
8. Microsoft ® Encarta ® 2007. © 1993-2006 Microsoft Corporation.
9. Microsoft ® Encarta ® 2007. © 1993-2006 Microsoft Corporation.
10. RDC-MAS, *Stratégie Nationale de Protection sociale des Groupes Vulnérables en RDC*, Financement PMURR-Protection Sociale, Kinshasa, Mars 2008, p. 50.
11. Un exemple est sans doute indiqué pour illustrer les différentes phases auxquelles Aristote fait allusion. A partir d'une enquête et d'entrevues avec un client, un avocat se constitue un dossier sur les événements dramatiques dans lesquels son client a été impliqué (*memoria*), en s'appuyant sur ce dossier, la tâche de l'avocat est de construire une argumentation en faveur de son client de non-culpabilité, circonstances atténuantes, témoignages favorables etc. (*inventio*). L'avocat organise ensuite son plaidoyer en fonction de cet argument (*dispositio*), puis il définit le « ton » de ce plaidoyer (pathétique, de connivence, humoristique, etc., (*elocutio*)). Enfin, le jour du procès, il livre son « vibrant » plaidoyer devant le juge et les jurés (*actio*).
12. Microsoft ® Encarta ® 2007. © 1993-2006 Microsoft Corporation.
La conférence des peuples afro-asiatiques, qui se tient à Bandung du 18 au 24 avril 1955, consacre l'émergence politique des pays du Tiers-Monde, « la mort du complexe d'infériorité » dira Léopold Senghor. À l'instigation

des gouvernements de Birmanie, de Ceylan, de l'Inde, d'Indonésie et du Pakistan, vingt-trois pays d'Afrique et six d'Asie y sont réunis, qui représentent plus de la moitié de la population de l'humanité mais seulement 8 % de ses richesses, « l'Internationale des pauvres » selon l'expression de Nasser. Dans le communiqué final, après avoir mis en avant leur volonté de coopération économique, culturelle et politique, les nations en quête de développement expriment leur rejet du colonialisme et dix principes qui plaident pour la coexistence pacifique et le non-alignement.

Bibliographie

- Balibar , E. et P., Machery, 1972, « Epistémologie », in *Encyclopoedia Universalis*, Paris.
- Boudon, R., 1972, « Sociologie : développement », in *Encyclopoedia Universalis*, Paris.
- Bourdieu, P., 1968, Chamboredon , J.C. et Passeron J.C., *Le Métier de Sociologue. préalable épistémologique*, Mouton Editeur, Berlin, New York, Paris.
- Bourdieu, P., 1979, *La distinction : critique sociale du jugement*, Paris, Ed. de Minuit.
- Bourdieu, P., avec Loïc J.D. Wacquant, 1992, *Réponses. Pour une anthropologie réflexive*, Paris, Editions du Seuil.
- Bruyne, (de) , P., 1981, *Modèles de décision. Les rationalités de l'action*, Louvain-la Neuve, Centre d'Etudes Praxéologiques.
- Camara, B., 1996, *Savoir Co-devenir. Contribution à une Philosophie de l'Education à l'aube du 3ème millénaire*, UNESCO-DAKAR.
- Delivry, D., 1972., « Sociologie : Les Méthodes », in *Encyclopoedia Universalis*, Paris.
- Dretske, F., 1981, *Knowledge and the Flow information*, Black-Well, Oxford.
- Fassin, D., 1990, « Décrire, Entretien et Observation » in *Société, Développement et Santé*, Paris, Ellipses.
- Ferry, J.M., 1987, *Habermas : Ethique de la communication*, Paris, PUF.
- Fossaert, R., 2007, *L'invention du 21ème siècle*, Un document produit en version électronique, site web :<http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>
- Fromont, J.J., 1976, *Le Schéma sociologique. Un essai de systématisation net de schématisation de la réalité sociale*, Bruxelles, Paris, Fernand Nathan, Editions Labor.
- Gerstle, J., 2004, *La communication politique*, Paris, Editions Dalloz.
- Granger, M., 1973, *Terriens ou extra-terrestres ? Merveilles et mystères de la nature humaine*, Paris, Ed. Albin Michel.
- Grawitz, M., 1996, *Méthodes des sciences sociales*, 10ème Edition, Dalloz, Paris.
- Habermas, J., 1976, *Connaissance et intérêt*, Paris, Gallimard.
- Habermas, J., 1987, *Théorie de l'Agir Communicationnel, T.I, Rationalité de l'Agir et rationalisation de la société*, Paris, Fayard.
- Habermas, J., 1987, *Théorie de l'Agir Communicationnel, T.II, Pour une critique de la raison fonctionnaliste*, Paris, Fayard.

- Herman, J., 1994, Les langages de la sociologie, Paris, Troisième édition, 16ème mille, Collection « Que sais-je ? ».
- Kaba-kaba, M., 2012, Formation d'une « paysannerie urbaine » à la périphérie de Kinshasa, Thèse de Doctorat en Sociologie, Kinshasa, Université de Kinshasa, Janvier.
- Jaffre, Y., 1990, « Comprendre les mots du malade », in *Société, Développement et Santé*, Paris, Ellipses.
- Katz, E. et P., Lazarsfeld, 1970, « Personnal influence : The part played by people in the mass-communication », Glencoe, Ill., The Free Press, 1955, XX-400 p. cité par D. Jodelet et alii in *La Psychologie sociale: une discipline en mouvement* (Préface de Serge Moscovici), Mouton, Paris, La-Haye.
- Kedrov, B., 1977, *La classification des sciences*, 2 Vol., Moscou, Editions du Progrès, Moscou.
- Longin, P., 1996, *Agir en leader avec la programmation neurolinguistique*, Paris, Dunod.
- Jeffrey, D. et Maffesoli, M., 2005, (sous la direction de), *La sociologie compréhensive*, Laval, Les Presses de l'Université Laval.
- Microsoft *Encarta*2007©1993-2006 Microsoft Corporation
- Moles, A. et A., Noiray, 1999, « La pensée technique » in *La Philosophie*, Paris, 1969, cité par B. Camara, Morin, E., *Le défi du XXI ème Siècle. Relier les Connaissances*, Paris, Ed. du Seuil.
- Morin, E., 1999, « Les défis de la complexité » in *Les défis du XXIème siècle. Relier les connaissances*, Paris, Ed. du Seuil.
- Morin, E., 2000, *Les sept savoirs nécessaires à l'éducation du futur*, Paris, Ed. du Seuil.
- Mucchelli, A., L'art d'influencer. Analyse des techniques de manipulation, Paris, Armand Colin, 2004. Une note de lecture rédigée par Lionel WAASTL, professeur au Lycée Jules-Ferry- à Conflans-Sainte Honorine (78).
- Okolo, O., 1985, « Dialogue et interaction. Recherche de conditions pour un nouvel ordre social », in *actes de la 9ème semaine philosophique de Kinshasa*, FCK.
- Palama, B.NZ., 2008, Modélisation de l'écoute en société et quête de sens. Un essai d'élaboration du Schéma Audiosociologique, Mémoire de Diplôme d'Etudes Supérieures en Sociologie, Université de Kinshasa, Mai.
- Palama, B. NZ., 2010, Opinion Publique et Signe de Changement Politique en République Démocratique du Congo de 1960 à 2006. Autocritique du Schéma Audiosociologique, Thèse de Doctorat en Sociologie, Université de Kinshasa, Décembre.
- Pines, M., 1975, Transformer le cerveau : les hommes de sciences et les nouvelles méthodes de contrôle psychique, Paris, Ed. Buchet Chastel.
- Quine, W.V.O., 1960, *Word and Object*, MIT Press, Cambridge Mass., traduction française de Paul Gochet : *Le mot et la chose*, Paris, Flammarion, 1977.
- RDC-MASS, 2008, Stratégie Nationale de Protection Sociale des Groupes vulnérables en RDC, Financement PMURR-PROTECTION SOCIALE, Kinshasa, Mars.

- Ross, L., 1996, « Signe et Communication », in *La communication modélisée*, Paris, Editions du Renouveau Pédagogique.
- Rondal, J., Henrot, F. et Charlier, M., 1986, *Le langage des signes*, Bruxelles, Pierre Mardaga.
- Scheflin, A.W., Edward, M., Oton, J.R., 1978, *L'homme Programmé. Les nouvelles armes des manipulations de cerveau*, (traduit de l'anglais par Jacques de Rousseau), (sl), Ed. Stanké.
- Sperber, D. and Wilson, D., 1986, *La Pertinence. Communication et Cognition*, (Traduit de l'anglais par Abel Gerschenfeld et Dan Sperber), Paris, Les Editions de Minuit.
- Willet, G., 1996, « Le modèle de J.W. Reley et M.W. Reley » in *La communication modélisée*, Paris, Editions du Renouveau Pédagogique.
- Willet, G., 1996, « Le modèle d'Osgood et Schramm » in *La communication modélisée*, Paris, Editions du Renouveau Pédagogique.
- Willet, G., 1996, « Le modèle de Barnlung » in *La communication modélisée*, Paris, Editions du Renouveau Pédagogique.
- Willet, G., 1996, « Le modèle de Harper » in *La communication modélisée*, Paris, Editions du Renouveau Pédagogique.

— |

| —

— |

| —